

Le nouveau président de FR3 est sur la sellette pour avoir interdit la diffusion d'un film anglais où des Américains dénigrent l'armée rouge.

Il y aurait deux manières d'obtenir un équilibre. La première serait de demander aux Soviétiques un film sur l'armée américaine. L'autre

TELEX PARTAGE

Le Monde

étranger

AFRIQUE

LE CONFLIT NAMIBIEN

Pretoria se préparerait à retirer ses troupes du Sud anglois

Après les combats, qualifiés par Luanda de violents, qui se sont déroulés, jeudi 27 août, dans le sud anglois, les Sud-Africains se préparent à « replier discrètement », selon l'agence anglaise de presse Angop, leurs troupes sur la frontière namibienne. Les membres du Conseil de sécurité de l'ONU, qui se réunit ce vendredi soir à la demande de l'Angola, ont été invités par Pretoria à se rendre en Namibie, alors que Luanda proposait à trois ambassadeurs occidentaux en poste dans la capitale anglaise (France, Allemagne fédérale et Royaume-Uni) de constater la situation dans le sud du pays.

De notre correspondant

Johannesburg. — Le ministre sud-africain des affaires étrangères a rendu public, vendredi 28 août, le contenu d'une lettre adressée par M. P. W. Botha à M. Kurt Waldheim, secrétaire général des Nations unies, dans laquelle il reconnaît implicitement pour la première fois l'existence de son armée en territoire anglois. Le ministre des affaires étrangères de l'Union soviétique a répliqué : « Ni le gouvernement du Sud-Ouest africain, ni le gouvernement de l'Afrique du Sud n'ont le droit d'accepter l'offensive planifiée de l'armée d'occupation de la région. Le droit, de façon urgente, d'arrêter les actions militaires et de protéger les civils, doit être exercé par le S.W.A.P.O. (Organisation pour la libération de la Namibie) et le S.W.A.F.O. (Organisation pour la libération du Sud-Ouest africain) sont responsables de la situation actuelle dans le sud de la région frontalière » (entre la Namibie et l'Angola).

Pendant plus loin référence aux systèmes de radars et aux rampes de missiles SAM-2 et SAM-4 dont le S.W.A.P.O. et l'Angola auraient été, selon lui, récemment pourvus par l'U.R.S.S. M. P. W. Botha poursuit : « Des armements sophistiqués ont été récemment déployés en Angola. Cela pourrait indiquer que le régime qui professe des idées de violence en paix avec ses voisins, ne peut pas tolérer la situation actuelle dans le sud-ouest africain. Il est évident que la situation actuelle de la Namibie, selon laquelle des objectifs économiques anglois et sud-africains sont menacés, est une situation qui ne peut être tolérée. Le ministre des affaires étrangères affirme que, dans ses efforts pour résoudre le conflit, il se concentre sur l'objectif de limiter ses combats à la S.W.A.P.O. elle-même. M. P. W. Botha, à l'occasion de la conférence de presse, a déclaré :

Tunisie

M. HERNU AFFIRME LE SOUHI DE LA FRANCE DE PARTICIPER A LA SECURITE DE LA REGION MEDITERRANEE

(De notre correspondant.)

Tunis. — M. Charles Hernu a affirmé, jeudi 27 août, à Tunis, qu'il se trouve « en accord » avec le Monde du 26 août, le souhi de la France de participer à la sécurité de la région méditerranéenne. « L'un des objectifs de la politique étrangère de la France, a-t-il ajouté, doit être d'être sûr de la volonté de la France d'être dans cette politique de paix à leurs côtés ».

M. Hernu répondait au toast du ministre tunisien de la défense, M. Salaheddine Baly, qui offrait un dîner en son honneur. M. Baly avait insisté sur le fait que la sécurité de la Tunisie ne peut être dissociée de celle de la méditerranée et que la paix dans la région ne peut être assurée que par la dialogue et la coopération entre tous les riverains. Il avait aussi souligné les préoccupations de son pays devant les tensions croissantes enregistrées dans certaines régions et les velléités de déstabilisation dont les zones sont les conséquences à long terme.

En ce qui concerne la coopération militaire franco-tunisienne, M. Baly, qui avait eu dans la journée deux entretiens avec le ministre français, a déclaré qu'elle était basée au niveau de la coopération économique, culturelle et militaire, et que la Tunisie, qui est déterminée à maintenir son potentiel militaire, apprécie l'effort fourni par la France.

M. Hernu, qui a rencontré le ministre des affaires étrangères tunisien, M. Habib Chabbi, a déclaré qu'il se rendait vendredi 28 août par le premier ministre, M. Mohamed Masmoudi.

M. D.

● **ROSCOPOLITIQUE** — Dans l'article sur le procès de Roskop, paru dans le Monde du 26 août, il fallait lire : « Le tribunal a rendu son verdict le 26 août ».

gouvernement s'adressant par l'UNITA l'Angola et par l'Angola l'UNITA, les deux gouvernements ont été accusés de « porter atteinte à la souveraineté des Nations unies ».

Après avoir invité à tous les membres du Conseil de sécurité de l'ONU à se rendre dans la région, M. P. W. Botha a écrit : « Si la version du gouvernement n'est pas acceptée, je suggère, par mesure de précaution, que les membres du Conseil de sécurité se rendent dans la région pour porter un jugement ». Enfin, le ministre sud-africain a lancé un appel à la « coopération » entre les membres des Nations unies afin qu'ils puissent agir avec efficacité dans la région d'Afrique australe et les incite à éviter toute confrontation. Il termine par une déclaration : « Je mets en mettant en garde les Sud-Africains : « Il reste peu de temps pour que les actions militaires ne rendent compte des conséquences des actions militaires de la région. S'il n'intervient pas rapidement l'adoption de leurs décisions, nous sommes convaincus que les actions militaires de la région ne pourront être évitées ».

Des opérations semi-clandestines

Selon l'agence de presse anglaise Angop, la bataille de jeudi 27 août s'est déroulée non loin de la ville de Kassinga, à environ 60 kilomètres de la frontière namibienne. L'Angola, selon la presse anglaise, a tenté de reprendre l'initiative de la bataille de la province du Caprivi, au nord-ouest de l'Angola. L'Angola, selon la presse anglaise, a tenté de reprendre l'initiative de la bataille de la province du Caprivi, au nord-ouest de l'Angola. L'Angola, selon la presse anglaise, a tenté de reprendre l'initiative de la bataille de la province du Caprivi, au nord-ouest de l'Angola.

An Afrique du Sud, si les principaux chefs de file de la communauté noire s'abstiennent de commenter la situation, l'opinion publique, pourtant habituée aux incursions de l'armée en Angola, qu'elle s'agit d'une opération militaire ou d'une opération politique, n'est pas restée indifférente.

An Afrique du Sud, si les principaux chefs de file de la communauté noire s'abstiennent de commenter la situation, l'opinion publique, pourtant habituée aux incursions de l'armée en Angola, qu'elle s'agit d'une opération militaire ou d'une opération politique, n'est pas restée indifférente.

M. Jasp Marais, responsable du parti d'extrême droite (F.P.P.), a tenu le secret qui a été l'élément déclencheur de la bataille de Kassinga. Quant à l'opinion publique, elle a été divisée.

La presse, elle aussi, se plaint de l'absence d'informations. Même le Criticon, pourtant très proche du gouvernement, n'a pu donner que des nouvelles très vagues. Quant à l'opinion publique, elle a été divisée.

PATRICE CLAUDE.

EUROPE

Pologne

Solidarité durcit le ton

De notre envoyée spéciale

Gdansk. — Le président de la commission nationale de coordination de la Solidarité, élu dans la nuit du 26 au 27 août, est un homme d'expérience, qui est resté à l'écart de la vie politique pendant des années.

Après avoir analysé la situation actuelle du pays, le président de la commission de la Solidarité a déclaré que le gouvernement cherchait à faire passer la direction du syndicat indépendant, porte sur « l'éducation et la formation ».

A Paris

DIX MILLE PERSONNES MANIFESTENT EN FAVEUR DES GRÉVISTES DE LA FAIM IRLANDAIS

Près de dix mille personnes, selon les organisateurs, ont occupé la place du Châtelet à Paris, le jeudi 27 août, pour manifester en faveur des grévistes de la faim irlandais. La manifestation a été organisée par le Comité de défense des prisonniers politiques irlandais et la Ligue communiste révolutionnaire.

A Rennes, une trentaine de militants O.G.T. ont occupé jeudi 27 août la place de la Liberté, demandant l'arrêt des actions locales qui ne sont pas dans le but de la lutte contre le chômage.

Une délegation de la C.F.D.T. a d'autre part été reçue jeudi 27 août par le ministre de l'Intérieur, M. Kinnon et les membres du gouvernement. Elle a été reçue par le ministre de l'Intérieur, M. Kinnon et les membres du gouvernement.

DEUX MEMBRES DE L'IRA ARRÊTÉS A ORLY

Deux membres de l'I.R.A. ont été arrêtés à l'aéroport d'Orly, le jeudi 27 août. Ils ont été arrêtés par la police française et les services de sécurité.

A TRAVERS LE MONDE

Centrafrique

● **PUBLICATION D'UN LIVRE BLANC** — Le gouvernement centrafricain a publié, le jeudi 27 août, un livre blanc sur la situation de la Centrafrique. Le livre blanc a été publié par le gouvernement centrafricain.

● **ESPAGNE** — La demande d'intégration de l'OTAN a été rejetée par le gouvernement espagnol. Le gouvernement espagnol a déclaré qu'il ne souhaite pas rejoindre l'OTAN.

● **GAMBIE** — Le président de la Gambie, Sir David Njie, a déclaré qu'il ne souhaite pas rejoindre l'OTAN.

● **UR.S.S.** — Le président de l'U.R.S.S., M. Brejnev, a déclaré qu'il ne souhaite pas rejoindre l'OTAN.

Yugoslavie

Cent-trente peines de mort à quinze ans de prison ont été prononcées après les émeutes du Kosovo

De notre correspondant

Belgrade. — Une vaste opération de police a été lancée par le gouvernement yougoslave pour rétablir l'ordre dans le Kosovo. Cent-trente peines de mort à quinze ans de prison ont été prononcées après les émeutes du Kosovo.

● **ALLEMAGNE FÉDÉRALE** — Le parti social-démocrate tente de « récupérer » le mouvement pacifiste.

De notre correspondant

Bonn. — Le parti social-démocrate (S.P.D.) a tenté de « récupérer » le mouvement pacifiste. Le parti social-démocrate a déclaré qu'il ne souhaite pas rejoindre l'OTAN.

Le Monde

DIMANCHE

Au sommaire du numéro du 30 août

- Vacances aux champs.
- Paraguay : les Indiens et la Gauloise.
- Wolfgang Koeppen, romancier de la tragédie allemande.

- Les ermites du théâtre.
- La dentelle de Calais à l'heure du jeun.
- États-Unis : les livres d'un été ambigu.
- Le dessin animé par ordinateur.
- Les travailleurs du futur.

L'ÉTÉ DU MONDE DIMANCHE

- Géographie ruse : L'enfant de Mopti, par Tchicaya U. Tamsi.
- Conversations : What ? Connais pas !
- Claire comment ? Quatrième étape : Les saints vont en enfer, par Claude Courchay.
- Mondovisions : Enki Bilal.
- Sports d'été : Le ski des champions.
- Le feuilleton des dix : A quatre pas du soleil - Chapitre XI : Le secret du livre, par Françoise Mallet-Joris.

سكركا من الاموال

صحة من الاجل

Le Monde

société

JUSTICE

L'ENQUÊTE SUR LA TUERIE D'AURIOL

Le secrétaire général du SAC a été entendu pendant dix heures

Marseille. — Étape très attendue de l'enquête sur la tuerie d'Auriol, l'audition, jeudi 27 août, durant près de dix heures, de M. Pierre Debitet, secrétaire général du Service d'action civique (SAC), par le magistrat instructeur, M. François Laurens-Guérin, a pas fourni d'éléments nouveaux sur la part qu'aurait pu prendre le « patron » de l'organisation dans l'inspiration du meurtre de l'inspecteur stagiaire Jacques Massie (« le Monde » du 28 août). Le juge d'instruction, comme les magistrats du parquet d'ont rien laissé filtrer du long interrogatoire auquel M. Debitet a été soumis avant de regagner, vers 20 heures, la prison des Baumettes.

Le défendeur du secrétaire général du SAC, M. Daniel Mialou-Marsch-Fellay, s'est ainsi refusé à toute spéculation à sa sortie du palais de justice. « Je ne parlerai pas avant de

connaître le résultat de la demande de mise en liberté que je vais déposer », a-t-elle simplement indiqué. Il était impossible de savoir, en effet, dans la soirée, si M. Debitet, qui est inculpé de complicité d'homicide volontaire, serait à nouveau entendu dans les prochains jours.

D'autre part, on a appris qu'entre M. Yves Courtois, disparu depuis le 15 mai, un autre membre du SAC marseillais, M. Claude Castellanos, a disparu en février 1980.

Ce vendredi matin 28 août, Mme Laurens-Guérin a entendu, pendant une demi-heure, Mme Marina Massie, sœur de l'inspecteur stagiaire assassiné, partie civile. A la sortie, son avocat, M. Gilbert Collard, a simplement indiqué qu'il avait « le sentiment que l'instruction avait progressé ».

Avis de recherche...

De notre envoyé spécial

Rien ne prouve cependant que Mme Laurens-Guérin dispose de charges nouvelles contre le secrétaire général du SAC ou sa présumée complicité. Aucune précision officielle n'a pu être donnée, dans la soirée de jeudi, la longue audition de M. Pierre Debitet.

Le procureur, M. Albert Vitti, a longé le mur du palais de justice sans un regard pour les journalistes, parmi lesquels on trouvait ceux des membres du SAC venus en curieux. Mme Laurens-Guérin était, bien sûr, invisible. Quant aux nombreux avocats des inculpés, ils présents, ils coopèrent au début de l'enquête, ils ne lâchent plus une indication depuis les termes rappelés à l'ordre de leur conseil. Mais, pour s'en tenir aux seules impressions, reconnaissance que le meurtre semble avoir été brutalement tenté autour du cas de secrétaire général du SAC.

Le responsable national de l'organisation gauchiste s'est d'abord montré très étonné à sa sortie du palais. Mais, peu après, il a déclaré, l'air étonné, qu'il était « sûr » de ne pas être le secrétaire général du SAC. M. Denis Mialou-Marsch-Fellay, pourtant, n'a pas hésité à déclarer que le meurtre était sans doute au bénéfice de son client. Très prompt lors de quelques-unes de ses déclarations à expliquer que M. Pierre Debitet n'avait pas été tenu informé du projet de meurtre par les militants marseillais du SAC, ce meurtre que les enquêteurs du commando, qui avaient mentionné des ordres venus d'en haut, et à l'existence d'un « M. X. », inspirateur du crime, n'avaient pas cité son nom, l'avocat a été refusé à donner la moindre indication sur le déroulement de l'audition. Même les quelques phrases jetées pour s'excuser ou s'expliquer les magistrats ont été refusées. L'impression d'un drame s'était donc dans le bureau du juge d'instruction. « Comprenez que le plan de l'enquête est trop grand pour Pierre Debitet », expliquait-elle simplement.

Après un reportage de TF 1

BASTIDE OU MOULIN ?

(De notre envoyé spécial) Marseille. — Tout le monde n'a pas apprécié le reportage réalisé, mardi 27 août, sur une équipe de FR 3 Marseille, sur les lieux de la tuerie d'Auriol. « La bastide de la Mourvée », dit-il, est un lieu de culte, et dit-il, tout le monde n'a pas aimé que la télévision montre ainsi les maîtres d'œuvre de la tuerie. La lettre de Jacques Massie à son fils Alexandre, une mitrailleuse jointe à sa lettre, abandonnée parmi les objets saisis.

Les policiers surtout qui, ayant été commissionnés pour l'enquête, ont interrompu un reportage et se sont retrouvés en chef de FR 3 Marseille, ont dit qu'ils ne voulaient pas que la télévision soit le lieu de la tuerie. Ils ont dit qu'ils ne voulaient pas que la télévision soit le lieu de la tuerie. Ils ont dit qu'ils ne voulaient pas que la télévision soit le lieu de la tuerie.

« Nous ne l'aurions pas fait, offrir un cadavre sans portrait, même si les policiers ont été brisés avant leur passage. Le meurtre fait partie de la vie de maudit secret de l'instruction », a-t-il dit.

« En cas de malheur »

Yves Courtois, d'abord : collaborateur de l'inspecteur stagiaire pour la section financière de la section marseillaise, employé comme Lionel Collard par la société Chambourcy, il a disparu le 15 mai, et certains enquêteurs n'hésitent pas à dire qu'il a sans doute été exécuté. Le directeur de l'audition, M. Yves Courtois, membre du SAC lui aussi, François Guichard, âgé de 40 ans, interrogé à la Cour d'assises le 18 août et inculpé de non-déclaration de crime (« le Monde » du 27 août), avait reconnu devant les policiers de Bastie avoir compris que son ami était mort. Il avait au début de l'enquête courtois, fidèle à Jacques Massie, et qui, d'après les enquêteurs, avait été violemment opposé à Lionel Collard, quelques semaines avant sa disparition. Après le 15 mai, François Guichard avait cherché à plusieurs reprises à obtenir des informations auprès de Lionel Collard. Entendu mercredi par le magistrat

l'inducteur, qui a mis les premiers les policiers sur la trace du commando, M. Jean-Claude Emery, âgé de trente-trois ans, son activité mal définie, a raconté à la presse que, au cours d'un déjeuner, quelques jours avant la tuerie, Jacques Massie, pistolet à la main, lui avait dit qu'il était parti pour la Bastie, et qu'il avait demandé, « en cas de malheur », d'être enterré dans le jardin de son père.

Philippe Boggio.

Des réactions étrangères au projet d'abolition de la peine de mort en France

Dans plusieurs pays étrangers, notamment en Europe, l'abolition, par le conseil des ministres du mercredi 28 août, du projet de loi d'abolition de la peine de mort en France a été bien accueillie. La presse italienne commente avec une première réaction de l'« Europa » : « Indes à la guillotine », selon le titre quotidien de Naples. Le matras qui précède : « La nouvelle a été accueillie avec enthousiasme par tous ceux qui se battent pour l'abolition (...) ». L'« Europa » occidentale s'est notamment intéressée à l'abolition de la peine de mort en France, contre laquelle l'Italie la première s'est élevée.

Les milieux politiques et judiciaires de la République fédérale d'Allemagne se sont exprimés avec joie de la décision française, appelant que leur pays était aussi en faveur de l'abolition de la peine de mort. Le plan européen qu'aux Nations unies pour l'abolition de la peine de mort dans tous les pays où elle existe encore.

Le parti socialiste belge a condamné l'abolition de la France.

A Genève, le secrétaire général de la commission internationale des juristes, M. Niels Mac Dierckx, a déclaré : « Il n'y a jamais été

Faits et jugements

« Fracture » et l'annistie

Les membres présents du groupe clandestin anti-autoritarisme comme Franco, seront-ils annistés ? Cette question, qui touche directement M. Pierre Bertolini, cinquante-six ans, officier de la marine et ancien directeur de l'association de mai 1968, a été posée par le ministre de la Justice, M. Claude Castellanos, lors d'une séance de la Cour de cassation, le 27 août, à Paris. Ainsi, on ne peut pas encore connaître de la loi d'annistie, mais on sait que les instructions en ce domaine ont été données en relation avec une entreprise tendant à entraver l'exercice de l'autorité de l'État, dans ce que les instructions ont bien dans le cadre de la loi d'annistie. M. Bertolini, qui a été condamné à mort par la Cour de cassation, le 29 août 1981, pour avoir été le responsable de la commission de la loi d'annistie, a été condamné à mort par la Cour de cassation, le 29 août 1981, pour avoir été le responsable de la commission de la loi d'annistie.

Dans un mémoire adressé le 27 août au magistrat M. Bernard Prévost, avocat de M. Ollivier, l'expert en droit public et qui s'est rendu une ordonnance en ce sens, M. Prévost, avocat, prétendait, se référant à l'annistie, que M. Bertolini n'avait pas été condamné à mort par la Cour de cassation, le 29 août 1981, pour avoir été le responsable de la commission de la loi d'annistie, mais qu'il avait été condamné à mort par la Cour de cassation, le 29 août 1981, pour avoir été le responsable de la commission de la loi d'annistie.

Quatre plaintes de M. Defferre contre « Minute »

En qualité de ministre de l'Intérieur et de la décentralisation, M. Jean-Claude Emery, âgé de trente-trois ans, son activité mal définie, a raconté à la presse que, au cours d'un déjeuner, quelques jours avant la tuerie, Jacques Massie, pistolet à la main, lui avait dit qu'il était parti pour la Bastie, et qu'il avait demandé, « en cas de malheur », d'être enterré dans le jardin de son père.

Philippe Boggio.

SPORTS

CYCLISME

L'ALLEMAND DE L'EST OLAF LUDWIG EST CANDIDAT A LA SUCCESSION DE MERCKX

On parle périodiquement d'une éventuelle tentative de Bernard Hinault contre le record du monde de l'heure. Pour le principe, le régime Renault ne serait pas opposé au projet, d'autant que l'essai aurait lieu à Mexico et continuerait en cas de réussite, une opération de prestige de nature à servir l'image de marque du constructeur. Cependant, il a été annoncé que les volontaires au Mexique qui voudraient tenter le record du monde de l'heure, devront se présenter à la succession de Merckx.

7 kilos d'heroina saisis à Paris

7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris, lors de la saisie de 7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris.

7 kilos d'heroina saisis à Paris

7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris, lors de la saisie de 7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris.

7 kilos d'heroina saisis à Paris

7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris, lors de la saisie de 7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris.

MÉDECINE

LA PNEUMONIE ATYPIQUE EN ESPAGNE

De nombreux cas de rechute sont constatés

De notre correspondant

Madrid. — Quel est au juste le nombre des décès dus à l'épidémie de pneumonie atypique qui afflue l'Espagne depuis le 1^{er} mai ? Une véritable polémique a débuté à ce sujet entre le gouvernement et le P.S.O.E. (parti socialiste ouvrier espagnol). Elle pourrait contraindre le ministère de la santé à réviser ses chiffres et à admettre sept victimes supplémentaires. La date du 27 août, cent personnes auraient succombé à cette maladie.

Comparant les chiffres de décès fournis à la presse par le ministère de la santé et ceux donnés par le même ministère dans un bulletin émis à usage interne, un dirigeant socialiste, M. Claudio de Vitoria, avait accusé le gouvernement de cacher à l'opinion publique un certain nombre de cas. Après avoir d'abord affirmé que les chiffres officiels, c'est-à-dire ceux correspondant aux décès officiellement dus à la pneumonie atypique, étaient bien ceux fournis quotidiennement à la presse, le directeur général de la santé publique a finalement précisé que ces sept cas étaient à l'origine de l'inspiration.

THIERRY MALINIAK.

SCIENCES

MORT D'UN DES PÈRES DE L'ASTRONAUTIQUE AMERICAINE

L'astronome américain Paul Herglotz, l'un des artisans du programme spatial américain, est décédé jeudi 27 août à l'âge de quatre-vingt ans.

(Je le 30 août 1981 à l'heure de la mort de Paul Herglotz, l'un des artisans du programme spatial américain, est décédé jeudi 27 août à l'âge de quatre-vingt ans. Paul Herglotz, l'un des artisans du programme spatial américain, est décédé jeudi 27 août à l'âge de quatre-vingt ans. Paul Herglotz, l'un des artisans du programme spatial américain, est décédé jeudi 27 août à l'âge de quatre-vingt ans.

SPORTS

CYCLISME

L'ALLEMAND DE L'EST OLAF LUDWIG EST CANDIDAT A LA SUCCESSION DE MERCKX

On parle périodiquement d'une éventuelle tentative de Bernard Hinault contre le record du monde de l'heure. Pour le principe, le régime Renault ne serait pas opposé au projet, d'autant que l'essai aurait lieu à Mexico et continuerait en cas de réussite, une opération de prestige de nature à servir l'image de marque du constructeur.

7 kilos d'heroina saisis à Paris

7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris, lors de la saisie de 7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris.

7 kilos d'heroina saisis à Paris

7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris, lors de la saisie de 7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris.

DÉFENSE

DEUX AVIONS SUPER-STANDARD ENVOYÉS POUR EXPERIMENTATIONS A DUBOUI

Deux avions d'attaque Super-Standard de la marine nationale ont été envoyés à Dubouai pour des expérimentations techniques destinées à évaluer les performances de ces avions en mer.

En vertu d'accords militaires, les avions Super-Standard de la marine nationale ont été envoyés à Dubouai pour des expérimentations techniques destinées à évaluer les performances de ces avions en mer.

SPORTS

CYCLISME

L'ALLEMAND DE L'EST OLAF LUDWIG EST CANDIDAT A LA SUCCESSION DE MERCKX

On parle périodiquement d'une éventuelle tentative de Bernard Hinault contre le record du monde de l'heure. Pour le principe, le régime Renault ne serait pas opposé au projet, d'autant que l'essai aurait lieu à Mexico et continuerait en cas de réussite, une opération de prestige de nature à servir l'image de marque du constructeur.

7 kilos d'heroina saisis à Paris

7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris, lors de la saisie de 7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris.

7 kilos d'heroina saisis à Paris

7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris, lors de la saisie de 7 kilos d'heroina saisis à Paris, d'une valeur d'environ 70 millions de francs, ont été saisis, mardi 18 août, à 4 heures, par des policiers de la police judiciaire de Paris.

Le Monde

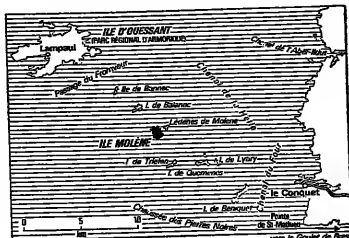
LOISIRS ET TOURISME

La France autour d'un été

Nous proposons cet été un tour de la France touristique moins connue sison méconnue. Voici quelques sites à l'écart des grandes routes de la transhumance estivale; saués pour cela de la défférioration mais où s'expriment avec acuité quel-

ques-unes des préoccupations brûlantes de la France en vacances

Aujourd'hui, Molène et le combat des îles du Ponant ; la semaine prochaine, Confolens et l'animation des vacances.



GENS DE MOLÈNE

LES moteurs de la violence ralentissent. Les mini-boat, parti du Conquet (Finistère) une demi-heure plus tôt, pénètre dans le « port » de l'île Molène. Le marée est basse et la mer, calme. On quitte le bateau par l'éscalier en béton de la digue, pour aller à la recherche des ballots hérissés de piquets de tente. Il ne reste plus aux jeunes filles, revenus pour le week-end et aux vacanciers qu'il remonter quelques centaines de mètres à pied jusqu'à l'unique bourg de l'île. Ici, les vacances sont éternelles : c'est le royaume Hippipolit (1 kilomètre carré) de la maroche.

Le bateau est déjà reparti. Il reviendra ce soir. Dans le port, les caseyeurs coiffés de bonnets roses sont assomés. Une seule tude gèle qu'un, s'enroulerait lui son-

de carapaces sombres. Le long du labour des terres arables, les légumineuses et les fleurs habillent des jardins minuscules ceints de murets de pierre. Dans le cimetière qui flanque l'église, dort sous une dalle grise le comte dans un cercueil de bois d'ivoire à l'effigie schœné, après deux d'années, dans l'archipel au dix-neuvième siècle. Il a trouvé à Molène un asile pour l'éternité.

Même si la population (trois cent quatre-vingt-dix-sept personnes) de l'île compte une dizaine de résidents débarquant parfois le matin pour repartir le soir, Molène ne se défait jamais d'une tranquillité farouchement défendue et universellement affirmée depuis que l'île, comme toutes ses sœurs du Ponant, a dû faire face à la mer tourmente.

Les liens sont tannés. La

passonne du Kasel An Daal, qui vit obstinément à l'heure G.M.T. et chez qui on déjeûne à 2 heures de l'après-midi, affirme sans ambages : « Le greppin se met dans l'eau et pas sur nous ». Le maître, M. Auguste Dierckx, ne s'en laisse pas dire et déclare avec autant de netteté, mais plus de diplomatie : « Si les touristes viennent ici, c'est pour voir comment nous vivons, pour passer quelques jours ou quelques semaines avec nous. Nous les accueillons volontiers, mais nous n'allons pas leur imposer nos habitudes ni notre rythme d'existence pour eux ».

« Dès mon arrivée à la mairie, en 1965, j'ai compris le danger d'une politique systématiquement touristique. dit-il, d'autant qu'une saison ne peut durer deux mois que deux mois et un moment. J'ai pris soin de prendre des décisions : les

constructions sont édifiées dans la boue, seul, le reste de l'île (dix-huit tiers de sa superficie) est classé zone verte. Nous pouvons offrir une vingtaine de chambres à l'hôtel ou chez l'habitant et nous osons tout faire pour nous opposer à l'installation d'un équipement touristique qui devrait permettre à nos visiteurs de faire du ball-trap ou du tennis. Le projet a échoué. Nous avons interdit la circulation de tout véhicule, de tout cyclomoteur. Ici, les gens se déplacent à pied.»

trouvent toujours un embûchement sur l'un des bateaux de pêche de l'île. Il y a toujours un autochtone pour aider à trouver la boulangerie, la mairie ou le marchand de journaux. On ne trouve pas de pharmacien, mais une infirmière et une infirmerie.

Reste que si les « scrotes » (moustes), surnom des Molénaïes, ont pu, jusqu'à présent, refuser toute adaptation au tourisme en vertu de leurs traditions, l'économie de l'île a dû leur offrir une alternative. Lorsque l'on commença à nautiquer, en 1933, il y avait ici plus de trente bateaux de pêche, affirme M. Jean Le Guen, président de l'amicale molénaïque, dynamique organisation locale qui ne cesse de se développer.

Aujourd'hui, si ne sont plus que deux, la tige a changé. Les femmes refusent le rythme décentiment illéno. Les hommes ont repris leurs collègues de la ma-

GUIDE

A VOS LIGNES

Comment s'y rendre ?
Par bateau, départ à 8 h. 30 de Brest ; à 9 h. 30 du Conquet.
Prix : 80 F environ (aller et retour). Départ supplémentaire r42 à 16 heures du Conquet.

Quê loger ?

Il n'existe qu'un seul hôtel à Molène, le - Kastell an Daol - Il compte onze chambres. Le prix de la pension complète est de 90 F (boisson non comprise) par jour pour un séjour de trois jours au moins. Téléphone 16 (58) 34-19-71. Une dizaine de chambres chez l'habitant sont mises à la disposition des touristes à un camping limité autorisé sur l'île. Pour tous renseignements, s'adresser à la mairie de Molène. Téléphone 16 (58) 34-19-71.

Qu'y faire ?

Il convient d'arriver « équipé » sur l'île. En effet, on ne peut ni louer ni acheter du matériel de pêche. Contrairement à certaines autres îles, il n'existe pas de loueur de vélos ou d'équipements de loisirs. L'apport principal pratiqué sur l'île est la marche.

POINT-CLÉ

Le combat des îles

[illegible]

En effet, explique Mme Heu-
meur, le tourisme a pu permettre
comme une carte importante à
Lorient. Lorient a des habitants qui
travaillent dans une usine située
à 10 ou 20 kilomètres de chez
eux. Lorient a des habitants qui
s'exportent. « D'autant que les
habitants bénéficient d'un double tour-
nisme : les vacanciers qui
viennent utiliser les résidences
secondaires, dont le taux d'oc-
cupation est important, surtout
durant une certaine période de
l'année, les habitants qui se promènent
dans les hôtels ou les campings.
Viennent s'y ajouter les visiteurs
d'un jour qui passent par Lorient
pour aller à Nantes, à Rennes, à
Saint-Brieuc ou Groix à la mer
et ainsi de suite. Cela explique qu'un

*l'équivalent de la population
l'enne se déverse sur les quais.*

Or, le tourisme l'lon se heurte à la faiblesse de la capacité d'accueil. Si, à Houli et à Rodic, les gites ruraux ont fait la capacité, le camping d'Ouessant vient d'ouvrir ses portes, les tentes « sauvages » pourissent comme des champignons sur les îles bretonnes. Seconde difficulté, le coût de la desserte grève le tourisme. Le budget des touristes quotidiens (pour un séjour de quatre personnes sur certaines îles ministériennes). Enfin, il faut bien dire que plaisanciers et baigneurs viennent chercher avant tout le soleil et la mer. La Bretagne attire une saison qui est au maximum.

Le Penant s'organise

La plupart des tiens n'ont rien de particulier à voir avec cette saison d'allongement. Habités à vivre en autarcie, à faire leur propre police, ils refusent la plupart des projets touristiques ambitieux qui leur sont proposés. Ici, c'est un projet de centre de thalassothérapie qui échoue; là, le développement du tourisme hivernal heurte à l'hostilité des hôtels traditionnels en place; ailleurs,

Le particulier, mais aussi la "régularité" des lies, a amené la création, en 1971, de l'association pour la promotion et la protection des lies du Ponant, organisme de réflexion qui a permis un certain nombre de réalisations préparant l'évolution des activités économiques locales : aquaculture, relance agricole, création d'un collège des lies du Ponant, etc. A ces efforts s'ajoute l'émigration des lies, par exemple la coopérative de Belle-Ile, son groupement des artisans d'art, l'association de certains artisans de Batz (Finistère).

Contromées à un afflux touristique plus difficile à assimiler que sur le continent, les îles bretonnes doivent résuser une difficile mutation. Grâce à des taux de subventions supérieurs à ceux qui sont proposés aux communes continentales, les expériences fleurissent. L'économie fragile, les traditions fortes protégées par le mer, plus affaibliment encore que par les kilomètres : l'expérience a prouvé, dans les îles du Ponant, que l'aide des pouvoirs publics restait inspirante a ses la volonté des liens eux-mêmes.

Soleil d'août

La scolarité obligatoire jusqu'à seize ans a obligé un certain nombre de familles à partir sur le continent jusqu'à la création du collège des Iles du Ponant (collège éclaté sur plusieurs Iles).

Soleil d'août

La scolarité obligatoire jusqu'à seize ans a obligé un certain nombre de familles à envoyer leurs enfants à l'école. C'est la création du collège des Bes du Ponant (collège coéducatif sur plusieurs lieux). Elles y sont restées.

Moine devient une lie de retraits et d'exilés qui reviennent plusieurs mois par an. « Mère, s'écrit M. Delrue, ce sont des retraits jeunes et dynamiques de la marine marchande ». Pendant tout l'été, l'été part, l'été abandonne ses habitants. « Même si on est obligé de rester sur le continent parce que mes enfants sont installés, affirme M. I. Gruen, cela ne m'empêche pas de passer six mois de l'année à l'étranger. C'est le cas pour la plupart des moines, puisque la plupart des moines ont des vies sociales très vivantes. »

En voyant disparaître ses activités traditionnelles, Moine n'a pas voulu se reconstruire dans les loisirs, créer des équipements dont elle n'avait pas elle-même besoin, répondre à des demandes fluctuantes des vacanciers. L'île des pêcheurs a conservé son âme. Mais combien de temps encore les sœurs de Moine sortiront-elles du port, tandis que sur le bitume sèche au soleil d'août, retour à coups de râteau, le péage dont la vente ou la transformation arrondira les fins de mois ?

GROËNLAND
1981

Ete
du 19 mai
au 8 septembre
8-9-12
13 et 16 jours
de 3590 F*
à 14 065 F*
* de Copenhague
(acheminement train ou avion
au départ de Paris)

renseignements et inscriptions
DSB
CHEMINS DE FER
DANOIS
Maison du Danemark
142, Champs-Élysées
75008 Paris
tél. 359 20 06
ou à votre agent de voyages

Lic. A 951

Hôtel LES SOURCES***
à **KORBOUS** sur le Golfe de Tunis

Nouveau!
pour vos vacances
d'automne

3 semaines
dont 1 gratuite ! **2 560 F**

à partir de
de PARIS à PARIS, en pension complète,
à partir du 20 septembre.

- Cadre et situation exceptionnels,
en bord de mer et à flanc de
montagne, à 50 km de Tunis
- Centre d'excursions idéal
pour la visite du nord
et du centre du pays.
- Sources thermales
réputées
- Piscine, tennis,
Garderie
d'enfants

Gratuitement
et sur simple demande,
envoi de notre catalogue
riche de nombreuses formules
de séjours ou de circuits.

NOM : _____

ADRESSE : _____

TUNISIE CONTACT
30, rue de Richelieu ■ 75 001 PARIS ☎ 216.21.23

146 F

**L'ANGLETERRE
AVEC VOTRE VOITURE**

Les tarifs Calais-Ramsgate d'Hovverlloyd varient selon la date, la longueur de la voiture et le nombre de passagers. Ainsi, si vous traversez en milieu de semaine avec votre femme et vos 2 enfants de moins de 18 ans, dans une X18, cela vous coûtera seulement 146 F par personne, soit 584 F au tout, voiture comprise.

Sur Hovverlloyd, les prix sont bas, la traversée rapide (40 minutes), les départs fréquents (tous les 27 jours). Ramsgate est un port agréable, les services de voyages et à Hovverlloyd, 24, rue Saint-Quentin, 75010 Paris.

HOVERLLOYD 278.75.05

MARIE-CHRISTINE ROBERT.

secondaires
du Palais

RÉSIDENCES
Campagne • Mer • Montagne

PORT-LOUIS
rue de LORMENT (56)
Appelée à l'attention, dans la
plusieurs publications, 1796 92
Plus : 30.000 F. - Trava.

AGENCE LE FALCHER LOUIS
rue de Kerdanet
Secteur Lorient - Tél. : 070 53-53-34

LA CUISINE (Saint-Syrot)
Carmes apéritifs, Lait Anchoy
Lorient - Tél. : 4003
THIRAC - (80) 05-1-97
MCB LA CUISINE

LE BERRY 200 à 300 km de PARIS.
Evaporant l'été malsain de l'été.
(avec photocopie, photo).
Mise à jour.
Posté, 100 F.

S.C.L. 81 avenue Maréchal-Magellan,
12000 Bagnères, T.S. (90) 20-40-40

Région COGNAC
Belle maison charnuelle, 12 pièces,
gites dépend. Belle affaire 500.000 F.

AGENCE SAINT-CHRISTIANE
P. ROBERT, 194, rue de Belfort
20000 Arles-sur-Argence
Tél. : 92-78-76 (14)

هكذا من الاول

Jeux

échecs N° 932

SIMPLE ET DIRECT

(Championnat d'U.E.S.A. par équipes, 1981)

Blancs : A. VITOLINSCH
Noirs : G. TROCHENKO
Déroulé classique

1. e4 c5 2. d4 cxd4 3. f3 d5 4. cxd4 e6 5. f4 dxc4 6. e5 c6 7. d5 cxd5 8. e6 f6 9. f7 e7 10. f8 e8 11. f9 e9 12. f10 e10 13. f11 e11 14. f12 e12 15. f13 e13 16. f14 e14 17. f15 e15 18. f16 e16 19. f17 e17 20. f18 e18 21. f19 e19 22. f20 e20 23. f21 e21 24. f22 e22 25. f23 e23 26. f24 e24 27. f25 e25 28. f26 e26 29. f27 e27 30. f28 e28 31. f29 e29 32. f30 e30 33. f31 e31 34. f32 e32 35. f33 e33 36. f34 e34 37. f35 e35 38. f36 e36 39. f37 e37 40. f38 e38 41. f39 e39 42. f40 e40 43. f41 e41 44. f42 e42 45. f43 e43 46. f44 e44 47. f45 e45 48. f46 e46 49. f47 e47 50. f48 e48 51. f49 e49 52. f50 e50 53. f51 e51 54. f52 e52 55. f53 e53 56. f54 e54 57. f55 e55 58. f56 e56 59. f57 e57 60. f58 e58 61. f59 e59 62. f60 e60 63. f61 e61 64. f62 e62 65. f63 e63 66. f64 e64 67. f65 e65 68. f66 e66 69. f67 e67 70. f68 e68 71. f69 e69 72. f70 e70 73. f71 e71 74. f72 e72 75. f73 e73 76. f74 e74 77. f75 e75 78. f76 e76 79. f77 e77 80. f78 e78 81. f79 e79 82. f80 e80 83. f81 e81 84. f82 e82 85. f83 e83 86. f84 e84 87. f85 e85 88. f86 e86 89. f87 e87 90. f88 e88 91. f89 e89 92. f90 e90 93. f91 e91 94. f92 e92 95. f93 e93 96. f94 e94 97. f95 e95 98. f96 e96 99. f97 e97 100. f98 e98 101. f99 e99 102. f100 e100 103. f101 e101 104. f102 e102 105. f103 e103 106. f104 e104 107. f105 e105 108. f106 e106 109. f107 e107 110. f108 e108 111. f109 e109 112. f110 e110 113. f111 e111 114. f112 e112 115. f113 e113 116. f114 e114 117. f115 e115 118. f116 e116 119. f117 e117 120. f118 e118 121. f119 e119 122. f120 e120 123. f121 e121 124. f122 e122 125. f123 e123 126. f124 e124 127. f125 e125 128. f126 e126 129. f127 e127 130. f128 e128 131. f129 e129 132. f130 e130 133. f131 e131 134. f132 e132 135. f133 e133 136. f134 e134 137. f135 e135 138. f136 e136 139. f137 e137 140. f138 e138 141. f139 e139 142. f140 e140 143. f141 e141 144. f142 e142 145. f143 e143 146. f144 e144 147. f145 e145 148. f146 e146 149. f147 e147 150. f148 e148 151. f149 e149 152. f150 e150 153. f151 e151 154. f152 e152 155. f153 e153 156. f154 e154 157. f155 e155 158. f156 e156 159. f157 e157 160. f158 e158 161. f159 e159 162. f160 e160 163. f161 e161 164. f162 e162 165. f163 e163 166. f164 e164 167. f165 e165 168. f166 e166 169. f167 e167 170. f168 e168 171. f169 e169 172. f170 e170 173. f171 e171 174. f172 e172 175. f173 e173 176. f174 e174 177. f175 e175 178. f176 e176 179. f177 e177 180. f178 e178 181. f179 e179 182. f180 e180 183. f181 e181 184. f182 e182 185. f183 e183 186. f184 e184 187. f185 e185 188. f186 e186 189. f187 e187 190. f188 e188 191. f189 e189 192. f190 e190 193. f191 e191 194. f192 e192 195. f193 e193 196. f194 e194 197. f195 e195 198. f196 e196 199. f197 e197 200. f198 e198 201. f199 e199 202. f200 e200 203. f201 e201 204. f202 e202 205. f203 e203 206. f204 e204 207. f205 e205 208. f206 e206 209. f207 e207 210. f208 e208 211. f209 e209 212. f210 e210 213. f211 e211 214. f212 e212 215. f213 e213 216. f214 e214 217. f215 e215 218. f216 e216 219. f217 e217 220. f218 e218 221. f219 e219 222. f220 e220 223. f221 e221 224. f222 e222 225. f223 e223 226. f224 e224 227. f225 e225 228. f226 e226 229. f227 e227 230. f228 e228 231. f229 e229 232. f230 e230 233. f231 e231 234. f232 e232 235. f233 e233 236. f234 e234 237. f235 e235 238. f236 e236 239. f237 e237 240. f238 e238 241. f239 e239 242. f240 e240 243. f241 e241 244. f242 e242 245. f243 e243 246. f244 e244 247. f245 e245 248. f246 e246 249. f247 e247 250. f248 e248 251. f249 e249 252. f250 e250 253. f251 e251 254. f252 e252 255. f253 e253 256. f254 e254 257. f255 e255 258. f256 e256 259. f257 e257 260. f258 e258 261. f259 e259 262. f260 e260 263. f261 e261 264. f262 e262 265. f263 e263 266. f264 e264 267. f265 e265 268. f266 e266 269. f267 e267 270. f268 e268 271. f269 e269 272. f270 e270 273. f271 e271 274. f272 e272 275. f273 e273 276. f274 e274 277. f275 e275 278. f276 e276 279. f277 e277 280. f278 e278 281. f279 e279 282. f280 e280 283. f281 e281 284. f282 e282 285. f283 e283 286. f284 e284 287. f285 e285 288. f286 e286 289. f287 e287 290. f288 e288 291. f289 e289 292. f290 e290 293. f291 e291 294. f292 e292 295. f293 e293 296. f294 e294 297. f295 e295 298. f296 e296 299. f297 e297 300. f298 e298 301. f299 e299 302. f300 e300 303. f301 e301 304. f302 e302 305. f303 e303 306. f304 e304 307. f305 e305 308. f306 e306 309. f307 e307 310. f308 e308 311. f309 e309 312. f310 e310 313. f311 e311 314. f312 e312 315. f313 e313 316. f314 e314 317. f315 e315 318. f316 e316 319. f317 e317 320. f318 e318 321. f319 e319 322. f320 e320 323. f321 e321 324. f322 e322 325. f323 e323 326. f324 e324 327. f325 e325 328. f326 e326 329. f327 e327 330. f328 e328 331. f329 e329 332. f330 e330 333. f331 e331 334. f332 e332 335. f333 e333 336. f334 e334 337. f335 e335 338. f336 e336 339. f337 e337 340. f338 e338 341. f339 e339 342. f340 e340 343. f341 e341 344. f342 e342 345. f343 e343 346. f344 e344 347. f345 e345 348. f346 e346 349. f347 e347 350. f348 e348 351. f349 e349 352. f350 e350 353. f351 e351 354. f352 e352 355. f353 e353 356. f354 e354 357. f355 e355 358. f356 e356 359. f357 e357 360. f358 e358 361. f359 e359 362. f360 e360 363. f361 e361 364. f362 e362 365. f363 e363 366. f364 e364 367. f365 e365 368. f366 e366 369. f367 e367 370. f368 e368 371. f369 e369 372. f370 e370 373. f371 e371 374. f372 e372 375. f373 e373 376. f374 e374 377. f375 e375 378. f376 e376 379. f377 e377 380. f378 e378 381. f379 e379 382. f380 e380 383. f381 e381 384. f382 e382 385. f383 e383 386. f384 e384 387. f385 e385 388. f386 e386 389. f387 e387 390. f388 e388 391. f389 e389 392. f390 e390 393. f391 e391 394. f392 e392 395. f393 e393 396. f394 e394 397. f395 e395 398. f396 e396 399. f397 e397 400. f398 e398 401. f399 e399 402. f400 e400 403. f401 e401 404. f402 e402 405. f403 e403 406. f404 e404 407. f405 e405 408. f406 e406 409. f407 e407 410. f408 e408 411. f409 e409 412. f410 e410 413. f411 e411 414. f412 e412 415. f413 e413 416. f414 e414 417. f415 e415 418. f416 e416 419. f417 e417 420. f418 e418 421. f419 e419 422. f420 e420 423. f421 e421 424. f422 e422 425. f423 e423 426. f424 e424 427. f425 e425 428. f426 e426 429. f427 e427 430. f428 e428 431. f429 e429 432. f430 e430 433. f431 e431 434. f432 e432 435. f433 e433 436. f434 e434 437. f435 e435 438. f436 e436 439. f437 e437 440. f438 e438 441. f439 e439 442. f440 e440 443. f441 e441 444. f442 e442 445. f443 e443 446. f444 e444 447. f445 e445 448. f446 e446 449. f447 e447 450. f448 e448 451. f449 e449 452. f450 e450 453. f451 e451 454. f452 e452 455. f453 e453 456. f454 e454 457. f455 e455 458. f456 e456 459. f457 e457 460. f458 e458 461. f459 e459 462. f460 e460 463. f461 e461 464. f462 e462 465. f463 e463 466. f464 e464 467. f465 e465 468. f466 e466 469. f467 e467 470. f468 e468 471. f469 e469 472. f470 e470 473. f471 e471 474. f472 e472 475. f473 e473 476. f474 e474 477. f475 e475 478. f476 e476 479. f477 e477 480. f478 e478 481. f479 e479 482. f480 e480 483. f481 e481 484. f482 e482 485. f483 e483 486. f484 e484 487. f485 e485 488. f486 e486 489. f487 e487 490. f488 e488 491. f489 e489 492. f490 e490 493. f491 e491 494. f492 e492 495. f493 e493 496. f494 e494 497. f495 e495 498. f496 e496 499. f497 e497 500. f498 e498 501. f499 e499 502. f500 e500 503. f501 e501 504. f502 e502 505. f503 e503 506. f504 e504 507. f505 e505 508. f506 e506 509. f507 e507 510. f508 e508 511. f509 e509 512. f510 e510 513. f511 e511 514. f512 e512 515. f513 e513 516. f514 e514 517. f515 e515 518. f516 e516 519. f517 e517 520. f518 e518 521. f519 e519 522. f520 e520 523. f521 e521 524. f522 e522 525. f523 e523 526. f524 e524 527. f525 e525 528. f526 e526 529. f527 e527 530. f528 e528 531. f529 e529 532. f530 e530 533. f531 e531 534. f532 e532 535. f533 e533 536. f534 e534 537. f535 e535 538. f536 e536 539. f537 e537 540. f538 e538 541. f539 e539 542. f540 e540 543. f541 e541 544. f542 e542 545. f543 e543 546. f544 e544 547. f545 e545 548. f546 e546 549. f547 e547 550. f548 e548 551. f549 e549 552. f550 e550 553. f551 e551 554. f552 e552 555. f553 e553 556. f554 e554 557. f555 e555 558. f556 e556 559. f557 e557 560. f558 e558 561. f559 e559 562. f560 e560 563. f561 e561 564. f562 e562 565. f563 e563 566. f564 e564 567. f565 e565 568. f566 e566 569. f567 e567 570. f568 e568 571. f569 e569 572. f570 e570 573. f571 e571 574. f572 e572 575. f573 e573 576. f574 e574 577. f575 e575 578. f576 e576 579. f577 e577 580. f578 e578 581. f579 e579 582. f580 e580 583. f581 e581 584. f582 e582 585. f583 e583 586. f584 e584 587. f585 e585 588. f586 e586 589. f587 e587 590. f588 e588 591. f589 e589 592. f590 e590 593. f591 e591 594. f592 e592 595. f593 e593 596. f594 e594 597. f595 e595 598. f596 e596 599. f597 e597 600. f598 e598 601. f599 e599 602. f600 e600 603. f601 e601 604. f602 e602 605. f603 e603 606. f604 e604 607. f605 e605 608. f606 e606 609. f607 e607 610. f608 e608 611. f609 e609 612. f610 e610 613. f611 e611 614. f612 e612 615. f613 e613 616. f614 e614 617. f615 e615 618. f616 e616 619. f617 e617 620. f618 e618 621. f619 e619 622. f620 e620 623. f621 e621 624. f622 e622 625. f623 e623 626. f624 e624 627. f625 e625 628. f626 e626 629. f627 e627 630. f628 e628 631. f629 e629 632. f630 e630 633. f631 e631 634. f632 e632 635. f633 e633 636. f634 e634 637. f635 e635 638. f636 e636 639. f637 e637 640. f638 e638 641. f639 e639 642. f640 e640 643. f641 e641 644. f642 e642 645. f643 e643 646. f644 e644 647. f645 e645 648. f646 e646 649. f647 e647 650. f648 e648 651. f649 e649 652. f650 e650 653. f651 e651 654. f652 e652 655. f653 e653 656. f654 e654 657. f655 e655 658. f656 e656 659. f657 e657 660. f658 e658 661. f659 e659 662. f660 e660 663. f661 e661 664. f662 e662 665. f663 e663 666. f664 e664 667. f665 e665 668. f666 e666 669. f667 e667 670. f668 e668 671. f669 e669 672. f670 e670 673. f671 e671 674. f672 e672 675. f673 e673 676. f674 e674 677. f675 e675 678. f676 e676 679. f677 e677 680. f678 e678 681. f679 e679 682. f680 e680 683. f681 e681 684. f682 e682 685. f683 e683 686. f684 e684 687. f685 e685 688. f686 e686 689. f687 e687 690. f688 e688 691. f689 e689 692. f690 e690 693. f691 e691 694. f692 e692 695. f693 e693 696. f694 e694 697. f695 e695 698. f696 e696 699. f697 e697 700. f698 e698 701. f699 e699 702. f700 e700 703. f701 e701 704. f702 e702 705. f703 e703 706. f704 e704 707. f705 e705 708. f706 e706 709. f707 e707 710. f708 e708 711. f709 e709 712. f710 e710 713. f711 e711 714. f712 e712 715. f713 e713 716. f714 e714 717. f715 e715 718. f716 e716 719. f717 e717 720. f718 e718 721. f719 e719 722. f720 e720 723. f721 e721 724. f722 e722 725. f723 e723 726. f724 e724 727. f725 e725 728. f726 e726 729. f727 e727 730. f728 e728 731. f729 e729 732. f730 e730 733. f731 e731 734. f732 e732 735. f733 e733 736. f734 e734 737. f735 e735 738. f736 e736 739. f737 e737 740. f738 e738 741. f739 e739 742. f740 e740 743. f741 e741 744. f742 e742 745. f743 e743 746. f744 e744 747. f745 e745 748. f746 e746 749. f747 e747 750. f748 e748 751. f749 e749 752. f750 e750 753. f751 e751 754. f752 e752 755. f753 e753 756. f754 e754 757. f755 e755 758. f756 e756 759. f757 e757 760. f758 e758 761. f759 e759 762. f760 e760 763. f761 e761 764. f762 e762 765. f763 e763 766. f764 e764 767. f765 e765 768. f766 e766 769. f767 e767 770. f768 e768 771. f769 e769 772. f770 e770 773. f771 e771 774. f772 e772 775. f773 e773 776. f774 e774 777. f775 e775 778. f776 e776 779. f777 e777 780. f778 e778 781. f779 e779 782. f780 e780 783. f781 e781 784. f782 e782 785. f783 e783 786. f784 e784 787. f785 e785 788. f786 e786 789. f787 e787 790. f788 e788 791. f789 e789 792. f790 e790 793. f791 e791 794. f792 e792 795. f793 e793 796. f794 e794 797. f795 e795 798. f796 e796 799. f797 e797 800. f798 e798 801. f799 e799 802. f800 e800 803. f801 e801 804. f802 e802 805. f803 e803 806. f804 e804 807. f805 e805 808. f806 e806 809. f807 e807 810. f808 e808 811. f809 e809 812. f810 e810 813. f811 e811 814. f812 e812 815. f813 e813 816. f814 e814 817. f815 e815 818. f816 e816 819. f817 e817 820. f818 e818 821. f819 e819 822. f820 e820 823. f821 e821 824. f822 e822 825. f823 e823 826. f824 e824 827. f825 e825 828. f826 e826 829. f827 e827 830. f828 e828 831. f829 e829 832. f830 e830 833. f831 e831 834. f832 e832 835. f833 e833 836. f834 e834 837. f835 e835 838. f836 e836 839. f837 e837 840. f838 e838 841. f839 e839 842. f840 e840 843. f841 e841 844. f842 e842 845. f843 e843 846. f844 e844 847. f845 e845 848. f846 e846 849. f847 e847 850. f848 e848 851. f849 e849 852. f850 e850 853. f851 e851 854. f852 e852 855. f853 e853 856. f854 e854 857. f855 e855 858. f856 e856 859. f857 e857 860. f858 e858 861. f859 e859 862. f860 e860 863. f861 e861 864. f862 e862 865. f863 e863 866. f864 e864 867. f865 e865 868. f866 e866 869. f867 e867 870. f868 e868 871. f869 e869 872. f870 e870 873. f871 e871 874. f872 e872 875. f873 e873 876. f874 e874 877. f875 e875 878. f876 e876 879. f877 e877 880. f878 e878 881. f879 e879 882. f880 e880 883. f881 e881 884. f882 e882 885. f883 e883 886. f884 e884 887. f885 e885 888. f886 e886 889. f887 e887 890. f888 e888 891. f889 e889 892. f890 e890 893. f891 e891 894. f892 e892 895. f893 e893 896. f894 e894 897. f895 e895 898. f896 e896 899. f897 e897 900. f898 e898 901. f899 e899 902. f900 e900 903. f901 e901 904. f902 e902 905. f903 e903 906. f904 e904 907. f905 e905 908. f906 e906 909. f907 e907 910. f908 e908 911. f909 e909 912. f910 e910 913. f911 e911 914. f912 e912 915. f913 e913 916. f914 e914 917. f915 e915 918. f916 e916 919. f917 e917 920. f918 e918 921. f919 e919 922. f920 e920 923. f921 e921 924. f922 e922 925. f923 e923 926. f924 e924 927. f925 e925 928. f926 e926 929. f927 e927 930. f928 e928 931. f929 e929 932. f930 e930 933. f931 e931 934. f932 e932 935. f933 e933 936. f934 e934 937. f935 e935 938. f936 e936 939. f937 e937 940. f938 e938 941. f939 e939 942. f940 e940 943. f941 e941 944. f942 e942 945. f943 e943 946. f944 e944 947. f9

LES MARCHÉS FINANCIERS

PARIS

27 AOUT
Les « nationalisations » au « hit-parade »

DEJA trois couronnes la veille, les valeurs d'Etat « nationalisées » font à nouveau les beaux jours du palais Brongniart le jeudi 27 août.

Il faut dire qu'un élément nouveau vient conforter la faveur dont jouissent actuellement ces titres, après la publication par un quotidien (voir « le Monde », page 2) d'un « projet » de loi sur la nationalisation des cinq grands groupes industriels concernés (Rhône-Poulenc, P.U.K., Thomson-Bronzi, S.A. de G.C.E.).

Pour l'instant, le titre Rhône-Poulenc, à nouveau très « travaillé », voit sa cotation initialement « réservée à la hausse » pour offrir ultérieurement une progression de 10 % sur la veille, entraînant donc un nouveau déficit à cet égard.

Cette hausse quasi générale de la cote a également le secteur bancaire, qui ne semble pas concerné par ladite « loi ».

Importable, l'indice des valeurs d'Etat s'élève à 1 % après 2,5 % la veille, tandis que les écarts au bas, le S.E.B. (-6,2 %) et le S.E.B. (-5,4 %).

Sur le marché de l'or, le lingot repart pratiquement le terrain gagné la veille, à 88 950 F (-1 000 F), tandis que le papier s'inscrit à 905 F.

En net recul sur mercredi, le dollar est retombé à 252 40 F tandis que le franc s'inscrit à 73,7/36 F.

LA VIE DES SOCIÉTÉS

BOYER. — Le bilan avant impôt de Boyer pour le premier semestre s'élève à 2,5 % par rapport au résultat de 1980 à parité de change, pour un chiffre d'affaires de 14,9 % et 17 284 millions de D.M. en raison essentiellement des ventes de terre et de l'augmentation des exportations en liaison avec l'augmentation du chiffre d'affaires.

Pour l'année 1981, les investissements s'élèveront à 2,5 millions de D.M., dont 850 millions seront consacrés au développement de la maison mère.

A.G. TELEPHON. — Le chiffre d'affaires mondial du groupe a progressé de 6 % au cours du premier semestre par rapport à la même période de 1980, pour 27 milliards de D.M. contre 25 milliards l'année dernière.

L'augmentation des ventes a pu compenser la baisse des ventes de la filiale de la région de la Ruhr, qui a subi un déficit à cet égard.

Tous les marchés commerciaux et financiers ont été en hausse, à l'exception de la cote des valeurs étrangères.

INDICES QUOTIDIENS (base 100 = 31.01.1980)

TAUX DU MARCHÉ MONÉTAIRE (taux du 26 août)

COURS DU DOLLAR A TOKYO (1 dollar en yen)

NEW-YORK

Nouvelle baisse

Pour la cinquième fois depuis le début de la semaine, Wall Street a baissé jeudi. Un peu moins la veille, le mouvement du repli s'est accentué, à la clôture, l'indice des valeurs américaines enregistrant une perte de 10,18 points à 899,08.

L'activité a augmenté et 43,90 millions de titres ont été échangés contre 39,99 millions.

Sur 1 094 valeurs traitées, 1 063 ont fléchi, 402 ont monté et 429 sont restées stables.

Les incertitudes persistantes sur l'évolution des taux d'intérêt ont continué de peser sur le marché. Le fait est que le taux de l'argent avancé aux banques de réserve (18 % contre 19 %) et la réduction des taux des Federal Funds ont encouragé les investisseurs à vendre les actions.

Antoine du Big Board, l'or n'a pas plus attiré beaucoup d'attention que les autres valeurs.

Les valeurs étrangères ont été en hausse, à l'exception de la cote des valeurs étrangères.

INDICES QUOTIDIENS (base 100 = 31.01.1980)

TAUX DU MARCHÉ MONÉTAIRE (taux du 26 août)

COURS DU DOLLAR A TOKYO (1 dollar en yen)

AUJOURD'HUI • Conversations : Wigh ? Connais pas... (III) ; Contacts : vacances aux champs ; Aristocratie : les ermites du théâtre (IV) ; Croquis : Survie : la dentelle de Calais à l'ère du jean (VI) ; Paraguay : les Indiens et la Gauloise ; Reflets du monde (VII).

CLAIRE COMMENT ? • IV. - Les saints vont en enfer (VIII).

CLEFS • Révolte : Wolfgang Koeppen, romancier de la tragédie allemande (IX) ; États-Unis : les livres d'un été ambigü (X) ; Témoins : les pionniers du Musée du soir (XI).

DEMAIN • Cinféma : le dessin animé par ordinateur (XII) ; Prospective : les travailleurs du futur (XIII).

CHRONIQUES • Géologie : peuple jeune (XIV).

SPORTS D'ÉTÉ • Glaciers : le ski des champions (XV).

MONDOVISIONS • La bande dessinée de Bilal (XII à XV).

LE FEUILLETON DES DOUZE • Le secret du livre (11), par Françoise Mallet-Joris (XVI).

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 11379 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

DIMANCHE 30 AOUT 1981

Le Monde

DIMANCHE



L'enfant de Mopti

PAR TCHICAYA U TAM'SI

Les écrivains ont avec les lieux des relations particulières. Le souvenir des regards d'enfance et des errances, le choc des espaces, laissent des traces intenses dans les corps et les œuvres. Nous avons demandé à douze écrivains étrangers d'évoquer une rencontre avec un paysage. Après le Turc Nedim Gürsel, le poète italien Rosi Depestre, la Suédoise Birgitta Trotzig, le Paraguayen Rubén Barrios-Sagor, l'italien Vincenzo Consolo, le Paraguyan Rubén Barrios-Sagor, l'écrivain soviétique en exil Alexandre Bimov, le Danois Herbert Achternbusch, l'Algérien Mohamed Mammeri, l'italien Mario Rigoni Stern, voici le Congolais Tchicaya U Tam'si.

MOPTI est la Venise du Sahel - comme Bruges est la Venise du Nord, - les comparaisons sont d'immenses fictions. La réalité de Mopti m'a proposé une plus dangereuse : un appel d'air qui embrase les pommiers et paralyse le corps. Mais la route est longue. Depuis le matin 7 heures, je suis, nous sommes, à quatre sur la route de Mopti. Depuis Bamako, balte à Ségou - pour un réfugié-chinois - que je me promets de visiter au retour, que je n'ai pas visitée au retour. Il ne fallait pas s'attarder en route, revenir très vite au point de départ, éviter le sortilège d'une rencontre, la plus surprenante qu'il m'ait jamais été donné de faire avec une ville.

Mopti, qui m'apparut de loin comme le produit d'un sortilège, je ne sais trop pourquoi, ou encore comme une chimère inaccessible qui se dérobe, devient mirage, à la poursuite duquel « on » me pousse, qui épuiserait ma marche (j'oubliais que j'étais en voiture). Voilà encore une incongruité : aller à Mopti en voiture, là où depuis sans doute des temps anciens, c'est pour plus de dévotion, à pied, à dos de bête, quand ce n'est pas par le fleuve - le Niger - qu'on y venait, quoi faire ? Voir la fameuse Venise du Sahel.

La porte dépot. Deux piliers de brique jaunies. Mais heureusement que le spectacle est riche, inattendu par l'audace des mélanges de genres. Voyez un cavalier raide comme un don Qui-chotte, un cycliste sur une monture plus chargée qu'un baudet. Et encore, une fanfrique 2 CV, qui fait la queue à une Coccinelle immatriculée à Cologne ! Une Coccinelle hippie. La 2 CV a des allures de chameau par métonymie. Des piétons de toutes espèces de mammifères, hommes, femmes. Moutons, moutons, moutons, quelques vaches. Tout cela sur un triangle qui s'enferme pas 1 000 mètres carrés, dédaignant. Cour des miracles.

Fragilité

Je n'ai pas l'impression de savoir où je mets les pieds. J'ai décidé de faire seul le tour du propriétaire, car j'entends bien m'approprier Mopti.

Je trémine à travers des parfums de kola, des relents de beurre de karité, de ces encens faits de mousse et de résine, entre autres ingrédients.

Je cherche les canaux. Mais

la terre comme une injonction faite de terre ! A la terre de témoigner de la piété ! J'ai toisé, promené, au jugé, une chaîne d'arpenteur imaginaire pour prendre les justes mensurations de l'édifice : dix, quinze longueurs d'homme de bonne taille ? Mais le trouble fausse mes calculs, m'embrouille, force m'est de m'abandonner à la contemplation de quelque chose qui échappe déjà à mon regard.

Je ne vois plus la mosquée, une ligne de poteaux peints en aluminium, les fils nombreux de l'ancienne et nouvelle installation électrique pour l'éclairage nocturne, m'empêchent de la voir. Quel besoin de mettre des lumières à la nuit ? N'est-il pas dit : un temps pour chaque chose et à la nuit les ténébreux proposés à l'homme en rappel de ce que fut le temps d'où Dieu l'a tiré ? Je pense à ce qu'il a fallu de terre à pétrir des pieds, prise sans doute à une profondeur de doute, sans doute aussi, au plus profond d'écœur. L'eau, les larmes, la paille : la fragilité du destin, la terre... la terre...

Comme on déterre une prière pour la dresser contre ciel. Et il faut crier à bonne hauteur de terre pour que la voix porte l'appel à la prière et suscite l'attention de Dieu, qui, certes, est grand et miséricordieux.

C'est toute la ville qui est ainsi faite : tours, minarets, terrasses, pour y vivre de son vivant la demeure de limon dont est finalement faite l'ultime demeure. Je me baigne dans l'humilité. Parfois, l'homme provoque le destin qui le nargue, car l'œuvre de l'homme est précaire si elle est de peu de foi. Or c'est saiso après saiso que la terre se labouré,

personne n'a labouré son champ une fois pour toutes, ainsi la maison de la prière se refait saiso après saiso. L'architecture d'ensemble comporte des implants de branches qui hérissent les murs. Par ces hermines, ceux qui ont charge de réparer ce qui a été endommagé par les intempéries peuvent accéder à toutes parties du mur. Et les œufs d'autruche sur la pointe des minarets ? Orfèvre de l'œuf de vie au dieu du prophète ? Ma question sera sans réponse.

Soudain, j'ai l'impression d'avoir toujours vécu dans cette ville, où tout me paraît familier et étranger à la fois, sans que je parvienne à saisir ce qui fut déjà vécu - quand - ces cris d'enfants, ces appels de mères où croît l'angoisse ? La vie que j'ai vécue à Mopti d'avant pas de ces rebois d'encens et d'apres l'indes d'herbes brûlées, de sucs d'hommes et de bêtes. C'est le regard lointain des hommes, et non leurs couronnes, qui me donne cette impression. Ici, je me promène le corps oint d'huile de palme. Je dansais en pétrissant la terre des pieds, comme les bâtisseurs de mosquée. Ceux-là ont la patience de jardiniers de troupeaux. Ou peut-être n'étais-je qu'un carré de sable d'un coin du fleuve réservé au bain pré-nuptial des vierges à marier ?

Un regard

Un enfant m'observe. Je ne l'ai pas tout de suite vu. Il était derrière moi quand je suis allé faire la visite protocolaire au Général-Soumaré, un steamer, un show-boat, sans jazz-band à bord, sans roue à aubes, l'air échoué à la lisière du désert si proche ; il est là, ébahi, sans majesté, presque dérisoire, sans panache. A peine refait-il le voyage de Koulikoro (en avant de Bamako) jusqu'à Gao, en passant par Mopti et Tombouctou. Aux grandes eaux, rien sûr. Pour la saison, il sert d'hôtel aux rares touristes fatigués de leurs équipages ethnographiques à Bandiagara. Et ils sont nombreux aujourd'hui, qui sont venus voir les fêtes de la fin du Ramadan, et le spectacle, c'est au bord du fleuve qu'on le voit le mieux. Le choix du jour de ma visite, il faut le croire, est une bénédiction.

Quel âge peut-il avoir ? Dix ans ? Il soutient mon regard le temps de me montrer le site et de le laisser pour ne pas paraître effronté. Et moi je détourne le mien pour que, par malheur, on ne vienne pas m'accuser d'avoir le mauvais œil. Je le sais, par expérience un coup d'œil peut faire autant de mal que de bien. J'ai perçu une interrogation mais il n'est pas saisi le sens. Je porte pantalons et chemisette, alors que tout le monde porte le boubou, et j'en vois de toutes les couleurs : bleu, vert, jaune, mauve, blanc... J'intrigue certainement. Alors je cherche par-delà le fleuve quel autre merveille à surprendre. Rien, et je me dis : les génies du Niger, si génies il y a, ont plus d'urbanité que ceux du Congo, le fleuve de mon pays natal.

Il m'a suivi jusqu'à un pittoresque marché de poissons, ou, plutôt, il m'y a devancé, s'est mis dans l'air de travail d'un cuisinier et poissons fumés, et qui tolère mal, à force d'invectives malveillantes, l'intrusion de cet étranger. Je me dois de le consoler de sa contrariété, fais une grande dépense de gestes affectueux qui mettent une aimable lumière dans les yeux de l'enfant. Il jette. Je ne comprends pas. Je fais preuve de bonne volonté : « I ka Kané ? » Le sourire est franchement éblouissant, mais c'est tout ce que je sais dire en bambara, et mon embarras ne le déçoit pas. On se promène à travers le marché. Il me guide, il m'explique. Je devine plus que je ne comprends le sens des mots. Je me repère sur certains noms de villes qu'il prononce très vite. Comme il montre en même temps les piles de poissons fumés dans les pirogues en portance, c'est facile, l'acquisition : oui, oui, ils vont vendre le poisson jusqu'à Bamako, jusqu'à Niamey !

(Lire la suite page XIV.)



TRE
EPÉ
SIMON

CAPE

ODOUL
Gardi-mé

مكتبة الامم



J.-K. MAGNIN

Conversations

Wight ? Connais pas...

Quand la seconde génération de la « Compagnie foraine » houspille les fondateurs issus de 68...

DANIEL SCHNEIDER

TROIS mois. Trois mots vite envolés par la manivelle, dans l'éther d'une après-midi d'été. Ce jour-là, les baladins de la Compagnie foraine discourent sous les combles d'un immeuble parisien. Le thème imposé — le « passage des générations » — était quelque peu enlaid quand chacun de ces trois mots. Et tout fut dit.

Assises en tailleur autour des jus d'orange, trois générations, et toutes bonne conscience, se donnaient la réplique. « Notre expérience de cirque ne peut se passer de [la] liaison entre générations », portait Dan, acrobate, la quarantaine sveite. Un « racinisme » acharné. Dan. D'autant plus attaché à recueillir les mille secrets du métier que ni lui ni aucun membre de la troupe ne sont enfants de la balie. « Out, vous m'avez appris, admettait Fouad, vingt ans, éclairagiste et benjamin de la troupe, même si je ne sais pas très bien quoi. »

« Au niveau des rapports de couple, du divorce, de l'union libre », renchérit Odette, enseignante à un mois de la retraite, la mère de Dan.

Trois générations, étagées par Adrienne, la blonde turgisienne, fondatrice de la Compagnie avec son mari, Dan : celle des congés payés, celle de mai 68, en déroute majoritaire, et celle des vingt ans, à peine sortis du jardin d'enfants aux heures historiques, représentés par Fouad, enfant de la ZUP Pierre-Collette, à Meaux, chevillé à la fois ouvrier et juvénile de la Compagnie, par qui le scandale devait arriver.

On racontait donc. Quand Claude, acrobate, trente ans, s'embellit, laissant exploser une saine amertume. Il revenait d'un concert de rock, offert place de la République par les princes nouvellement élus :

« Pas beaux à voir, les jeunes. Chacun dans son coin, chacun son joint ou sa canette — certains dansaient même tout seuls. Ils n'étaient venus que pour Hégelin, le gouvernement de gauche ne les branchait pas. »

« Et toi, coupe Fouad, tu étais là pour la gauche ? »

« Pour un tout. L'ambiance, la foule. S'écarter à la foule, après tout, c'est plus sûr qu'avec un shoot. Je me souviens qu'à l'île de Wight, par exemple... »

« Wight ? Connais pas. »

Ancien combattant

Dur ! Dur, en trois mois innocents, pas même vindictifs, trois mots ravagés à part soi, mais plus ravagés qu'un cocktail Molotov, dur de se voir, à trente ans, relégué dans la peau d'un ancien combattant. Echantonné mais furieux, Claude en rajouta dans le registre : « On s'est sacrifié pour que vous viviez libres : vous portez aujourd'hui des jeans et des cheveux longs, mais savez-vous seulement ce que cela voulait dire pour nous ? » Fouad resta sec. Et Claude, en toute bonne foi, de reconnaître :

« D'ailleurs, ils ne portent plus les cheveux longs, ils les portent violets. »

La vaine de la mauvaise conscience était ouverte : « Qu'est-ce qu'on leur a transmis ? », s'interrogea Adrienne avec une pointe d'angoisse, qu'est-ce qu'on a su transmettre de mieux que ce que nous a légué à nous-mêmes la génération d'avant, celle qui a crié à l'U.R.S.S. joyeusement coupée en 68 ? Aujourd'hui, quand je me promène aux Halles, je n'aime pas les jeunes. Je veux bien discuter, mais, quand on s'accroche une croix gammée, comme les punks, là je ne discute plus. Une croix gammée, c'est une croix gammée. »

Tout avait pourtant bien commencé. Les fondateurs avaient retracé leur démarche, en commençant par l'an 01 : 68, dont le reflux abandonna Adrienne et Dan, complètement perdus, au beau milieu du désert. Tous deux étaient comédiens : « Après 68, on s'est retrouvés à quatre, dont deux enfants, et on a monté notre premier spectacle : des singes, dans le désert, trouvent une branche et, à partir de cette branche, enseignent à leurs enfants tout ce qu'un singe doit savoir pour que la tradition se perpétue. Ces singes, c'étaient nous, et la Compagnie foraine est repartie de cette branche-là. »

Ces habitudes de la scène opèrent alors pour le chapitre « à cause des enfants », explique Adrienne. Je ne voyais pas discuter d'un rôle de théâtre avec mes enfants. Et je ne voulais pas non plus les couper de ma vie professionnelle. Le cirque, qui engage essentiellement le corps, permet dialogue et communion. Nos deux plus grands enfants font partie intégrante de la troupe. »

Mais attention : « Pas question de transmission à sens uni-

que, ils nous apprennent autant que nous leur apprenons. Prétendre que les vieux ne savent rien, ou tout, est également absurde. Dans la compagnie, il y a une hiérarchie, bien sûr, mais interchangeable. Celui qui commande le montage du chapitre ne décide pas des éclairages ni des musiques. Chacun commande selon sa compétence. »

« Transmission n'est pas dressage », précisent-ils. Et d'assurer : « Si nos enfants veulent faire autre chose que du cirque, nous n'en serons pas malades. » Pour pousser les chers petits dans la bonne voie, ces novices ont fait appel à un authentique homme de cirque, qui, une fois par semaine, assure la liaison avec la génération précédente.

Sur les traces des étudiants, un jour de mai, foncèrent vers les grilles de Billancourt, ces saltimbanques de l'après 68 vont jouer, un soir dans un village, un soir au milieu du néon d'une cité de banlieue. Un cirque pas comme les autres, qui ne se déplace qu'invité par une association locale, un club de prévention ou une maison des jeunes, offre, avec le spectacle, des cours de mime ou de corde raide aux enfants du pays et va jusqu'à prendre en stage une dizaine d'adolescents de la ZUP de Meaux :

« Pour moi, la vie, c'était comme mes parents, reconnaît Fouad, l'usine. Vous m'avez réveillé. Aujourd'hui, je voudrais partir plusieurs années faire le tour du monde. »

« On a essayé de se construire un abri, dit Jacques, ingénieur, compagnon de route de la troupe. Après 68, tout était simple, le monde était en noir et blanc. Vie et mort, mouvement contre les institutions, notre répression de la pure contestation. Et le Pourvoir, sous les traits du grand méchant loup. Temps bannis, où la

manif appelait la matraque comme la chaleur l'orage, où l'on pouvait être « globalement contre ».

La complexité

Aujourd'hui, la vie prend des couleurs, on découvre la nuance, la complexité : « Cette simplicité, elle faisait notre force, mais en même temps elle nous écrasait. Des copains se sont repliés sur la complexité pensée, sont allés chercher du côté de Platon, ou de Bouddha. Nous, on a créé ce lieu, le cirque. On n'est pas une armée libératrice. Rien n'est simple, ni les rapports avec la famille, ni les enfants. »

Après 68, se souvient Dan, on n'ait le droit, ne voulant entendre parler de justice. Mais, une société, ça passe par un droit. Au début, moi, j'étais écologiste. Le nucléaire, j'aurais dit, tous à Matville. Aujourd'hui, je me demande si on n'en a pas besoin. C'est trop facile de dire : j'aurais dit, j'aurais dit, j'aurais dit. Parfait pour l'armée, bien sûr, on est contre. Mais, si demain la Pologne est envahie, que devons-nous faire ?

Le 10 mai, on s'en doute, a encore nourri leurs perplexités : « Avant, explique Adrienne, j'aurais été pour le hussard du SMIC, inconditionnellement. Aujourd'hui, encore, bien sûr, mais je devore les pages économiques du Monde pour savoir où l'on va trouver l'argent, un peu comme si c'était le mien. »

Quel chemin parcouru, depuis le « globalement contre » ! Depuis les élections, je pense qu'il serait criminel de ne pas essayer de construire quelque chose. L'abri, cela a correspondu à une époque. Aujourd'hui, il faut sortir. »

marcel legaut

Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie.

AUBIER

Un livre chaud de vie profonde et riche témoignage d'une expérience spirituelle hors du commun.

NOROIT Feuille littéraire

JUAN BRUCA éditeur. Solitaires et abonnements

35, av. du Maréchal - La Vigne - 33770 CAP FERRET.

Le numéro au : 30 F. Chez votre marchand de journaux.

حكايا من الاحل

CONTACTS

Vacances aux champs

Le tourisme à la ferme n'est pas encore très développé. Mais les organisations professionnelles agricoles entrent dans la danse...

ANDRÉ MEURY

L'ÉTÉ venu, Charles et Janine Lacaze voyaient passer les voitures, les caravanes et les randonneurs à pied. Toujours dans la même direction : le lac de Saint-Étienne-Cantalès, l'un des hauts lieux touristiques du Cantal. Cette gigantesque retenue d'eau artificielle, s'étendant sur plus de 14 kilomètres et transformée, à la belle saison, en centre nautique, les attirait tous.

En est-il passé devant leur ferme, de ces touristes pressés de gagner le fraîcheur de l'eau ? Sans un regard ni pour eux ni pour leurs quatre enfants. Pas plus que pour leurs quarante vaches sales, de magnifique race locale, rouges aux cornes relevées en forme de lyre. Au-delà de ces visiteurs « déconnectés », il n'y avait rien. Les Lacaze ne savaient donc que Charles Lacaze est un « maiseur ». Que chaque année, sur son exploitation, naissent une dizaine de veaux jeunes, croisés de salets et de ebrolais, nourris sous la mère, avant d'être vendus en Italie pour y être engraisés. Ils le dépit ? Le mot est un peu fort. Mais ils comprenaient mal. Depuis plusieurs années, à Aurillac, chef-lieu du département, on parlait régulièrement d'émigrer les abords du lac de Saint-Étienne pour y recevoir les campeurs. Mais rien ne venait. De la terre, eux, ils en avaient plus de 60 hectares. Et jamais ils n'avaient refusé à quiconque d'y planter sa tente.

La solution l'imposait. Les responsables locaux du tourisme finissaient par rencontrer les La-

caze. C'était, en 1973. L'année suivante, l'exploitation de Charles et de Janine s'enrichissait d'un petit bâtiment sanitaire (lavabo, douche, w.c., bac à vaisselle et bac à linge), construit à leur frais, avant d'être subventionné en partie et quelques années plus tard. Qu'importe ! Pour les Lacaze, l'essentiel était fait et leur camping ouvert. Depuis, chaque été, il s'écoule complet. Et il est plus prudent d'y réserver sa place.

Fallait-il s'arrêter en si bon chemin ? Le camping ne commençait pas à tout le monde. Les Lacaze disposaient d'une table, transformée depuis longtemps en garage. Pourquoi ne pas y installer quelques chaises ? Un emprunt de 50 000 francs au Crédit agricole permettait de commencer les travaux. Une chambre en 1978, deux autres les années suivantes et deux autres encore en projet.

La vie des Lacaze en est transformée. Celle de Janine, qui doit chaque matin, dès 7 h 30, distribuer le lait aux campeurs, assurer les commandes de légumes et de volailles, préparer les petits déjeuners, faire les chambres, accueillir ceux qui arrivent, accompagner ceux qui partent. Celle de Charles aussi, qui ne désespère plus de « trouver de la compagnie ». Il doit plutôt dissuader tous ces bénévoles qui se demandent qu'à l'aller. « Ils veulent fumer et le malin comme ils l'ont vu faire dans les villes et les ruraux acceptant - de manière parfois intéressée - les « cadeaux » de la ville ».

Dès 1981, un rétiné des Besses-Alpes officialisait l'idée

de ne pas pouvoir participer, mais ils comprenaient que le métier a évolué.

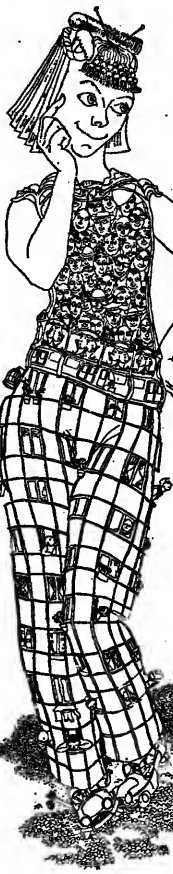
Charles et Janine Lacaze en conviennent. Les touristes, sur une exploitation agricole moderne, provoquent une gêne, une perte de temps considérable. Pour un gain financier assez limité : 7 francs par nuit et par personne pour le camping, qui ne doit pas accueillir plus de six installations à la fois (avec une tolérance de dix tentes ou caravanes dans le Cantal et quelques départements) : 55 francs par nuit pour deux personnes, petit déjeuner compris, pour les chambres d'hôte. Soit, estiment les Lacaze, environ 8 % de leur chiffre d'affaires.

Feux de camp

Alors ? Charles Lacaze refuse de parler du tourisme à la ferme en termes de rentabilité. Il préfère évoquer les feux de camp qui réunissent chaque semaine la famille et les touristes de passage sur ses terres : les apéritifs pris avec l'un ou l'autre, les dîners en commun improvisés et les veillées où chacun parle de ce qu'il sait et de ce qu'il vit. « Ce qui compte plus que tout, conclut-il, c'est que ruraux et citadins se comprennent. Que soit comble petit à petit le fossé qui s'est creusé entre eux, accordé, c'est ce qui compte le plus. »

Pure utopie ? Peut-être. Mais c'est toute l'histoire du tourisme à la ferme. L'idée d'accueillir des citadins à la campagne n'est pas une idée neuve. Certains historiens affirment qu'on parlait déjà de gîtes ruraux dès les dernières années du siècle passé. On a pluriel tenté, préparé les petits déjeuners, faire les chambres, accueillir ceux qui arrivent, accompagner ceux qui partent. Celle de Charles aussi, qui ne désespère plus de « trouver de la compagnie ». Il doit plutôt dissuader tous ces bénévoles qui se demandent qu'à l'aller. « Ils veulent fumer et le malin comme ils l'ont vu faire dans les villes et les ruraux acceptant - de manière parfois intéressée - les « cadeaux » de la ville ».

Dès 1981, un rétiné des Besses-Alpes officialisait l'idée



des « gîtes de France » en saisissant l'occasion du Centre national du tourisme. « Il s'agit, lui écrivait-il, de créer chez l'habitant, et de préférence chez l'agriculteur, l'instinct du fermier, souvent trop grande à cause de la dépopulation de nos campagnes, un petit appartement meublé, simple mais propre, doté d'une petite cuisine et d'une installation sanitaire. »

Ce projet, poursuivait le sénateur, intéressait également l'agriculture, qui y voyait moyen d'améliorer le sort de nos petits paysans. Avec l'appui du ministère de l'Agriculture, l'expérience se développa en Haute-Provence et dans le Massif Central.

Les rapports sociaux et les correspondances entre le Centre national du tourisme et le Centre national de l'agriculture devinrent

plus fournis. Les experts chargés de la préparation du deuxième plan de modernisation et d'équipement du territoire applaudissaient. Ils voyaient dans les gîtes le moyen de sauvegarder le patrimoine agricole bâti qui se désintégrait en même temps que l'écologie rurale.

Impatients, les hommes de terrain créèrent le 22 janvier 1953 la Fédération nationale des gîtes de France, association sans but lucratif, et publièrent un premier bulletin de cent quarante-six gîtes, répartis dans six départements. Ils publiaient surtout une charte des Gîtes de France, que chaque agriculteur français louant un gîte s'engageait à respecter. Cette charte allait assurer le succès de la formule et bousculer ceux qui hésitaient encore. Le 3 août 1955, une circulaire du ministre de l'Agriculture prévoyait l'intervention financière de l'Etat pour la création de gîtes ruraux. Et elle expliquait : « La politique d'aménagement des gîtes ruraux a pour but de permettre aux citadins de condition modeste de

trouver un accueil dans les régions touristiques pendant la période des vacances, de rendre plus étroits et plus compréhensibles les contacts entre ruraux et citadins et enfin de donner un complément de ressources financières aux agriculteurs des régions pauvres, notamment pour la commercialisation des produits agricoles sur place. »

Confort minimum, bas prix et qualité de l'accueil. Un espoir pour les agriculteurs des régions les plus pauvres, une chance pour les citadins les moins fortunés. Des années durant, les gîtes allaient vivre sur ces idées-là et se développer. Dix ans après leur création officielle, on en comptait déjà cinq mille. Puis dix mille en 1973 et vingt-cinq mille aujourd'hui, situés dans quarante-deux départements.

Deceptions

Tous ces gîtes répondaient-ils aux aspirations des pionniers du tourisme rural ? Loin s'en faut. Hubert Balesdent, directeur de la Fédération nationale des gîtes de France (nouveau nom de l'organisation) vient de faire ses comptes (1). Un peu plus seulement de la moitié des gîtes, mais encore des gîtes agricoles. Et encore. S'ils appartiennent à un agriculteur, ils ne sont pas situés sur l'exploitation du gîte.

Les autres appartiennent à des « ruraux », artisans ou commerçants. S'ils habient la commune où se situe le gîte, le mal est moindre. Le contact entre citadins et ruraux aura lieu. Mais force est de constater que ce n'est pas toujours le cas. Il nous faut donc conseiller les amateurs d'écotourisme édités par la Fédération pour s'en convaincre. Très précieuses de gîtes situés dans le cantal habitant Saint-Florent, Aurillac, mais aussi Toulouse, Marseille, ou Paris, Rouen ou Lorient dans le Finistère. Les contacts seront donc difficiles et les citadins rêvent qu'on leur explique le pays vers sans doute bien déçu.

Les signatures de la charte des Gîtes de France s'engagent à mettre leur gîte à la disposition des touristes en moins trois mois chaque année, pendant une période de deux semaines. Si les gîtes répondent à des normes techniques assurant un confort

ARISTOCRATIE

Les ermites du théâtre

Perdue dans une forêt du Périgord, la petite troupe Temps fort théâtre continue son travail acharné.

PATRICK CHASTENET

L'ACTEUR sur la scène est comme le guerrier dans le combat. Le moment où le public décroche correspond pour l'acteur à la mort du guerrier dans le combat. Le répertoire de Temps fort théâtre, la nature des exercices physiques qu'il exige et l'unité qui s'en dégage donnent à cette métaphore militaire toute sa pertinence. A l'origine, confesse un des prés fondateurs, la troupe ressemblait à une sorte de secte de moines combattants. Cette note caricaturale en moins, Temps fort incarne encore ce savant mélange d'arts martiaux et de spiritualité.

La recherche de son quartier général prend des allures de quête du Saint-Grail. Après avoir essayé une bonne partie de ce que la Dordogne compte de routes sinueuses, on quitte Le Bugue en direction des grottes de Bara-Béhan. Le jeu de pistes commence alors véritablement. Traversée de forêts touffues, chemin vicinal, succession de lacs, sentier de terre battue, cours de ferme, pour finir enfin en châteaudeux de Montperran, habité en d'autres temps selon la légende par... des alchimistes.

Dix années ont passé depuis le jour où un couple de nobles

mécanes périgourdins a décidé de louer cette vaste demeure à la jeune troupe venue de Normandie. Le départ vers ces terres inconnues marquait une volonté de rupture avec la famille et le petit cercle d'amis, mais surtout le désir de partir à zéro. Tout semblait possible après 68... Et en effet ce groupe d'artistes qui s'était constitué au lycée d'Alençon n'avait ni argent ni expérience. Si certains faisaient de la musique, des arts martiaux, de la peinture ou de la littérature, aucun d'entre eux n'avait suivi un seul cours de théâtre. La venue à Cassin en 1969 du Breuil et Puppert servit de révélateur. Un théâtre quasiment sans textes et pourtant utilisant un langage universel. La voie était tracée. A la tyrannie du texte, Temps fort apposerait la précision et la finesse du geste. Au psychologue ambulant et à la pauvreté dilibérée du décor, l'harmonie des couleurs, des formes et des rythmes.

« Nous sommes partis avec l'idée extrêmement orgueilleuse selon laquelle avant nous le théâtre n'avait jamais existé. Cette idée fut aussi terriblement efficace. Nous avons travaillé jusqu'à l'abaissement, ce qui nous a permis de nous enlever les épaules de l'époque... », raconte François Didier avec une pointe

de nostalgie et de fierté. « Dans la troupe il y a toujours eu un aspect aristocratique. Le théâtre est un art noble, la synthèse de tous les arts. Il requiert donc des individus d'une grande qualité. Si la tonalité élitiste de ce discours n'échappe pas à son auteur, elle n'a pas échappé non plus à certains critiques. Aujourd'hui encore, Temps fort traîne une image de secte dont il lui sera difficile de se départir. A l'origine, en 1969, nous étions une troupe de jeunes gens, nous étions une troupe de jeunes gens, nous étions une troupe de jeunes gens... ».

Un chant du coq

Si le prosélytisme demeure étranger à Temps fort, on retrouve l'idée selon laquelle le public doit s'adapter à l'œuvre artistique. Et non l'inverse. « Nous refusons de céder aux compromis et à la démagogie. Nos spectacles liés aux recherches esthétiques les plus poussées sont ceux qui ont le mieux marché. En fait, se couper du

public populaire c'est essayer d'aller vers lui », explique François Didier. Respecter le public c'est donc le considérer comme un « bon ennemi ». Ce que ne fera jamais le « lumpen » théâtre contre lequel l'insurge Temps fort. Un théâtre composé de marginaux et de déshonores ne saurait trouver grâce aux yeux de ses admirateurs des arènes de la Renaissance. Mais une telle exigence envers autrui s'accommoderait d'une morale laxiste pour la troupe.

Un début des années 70, lors de l'époque héroïque, la cour du château de Montperran ressemblait à un camp d'entraînement militaire. D'un genre un peu particulier, il est vrai. On y pleuvait, neige ou vent - au chant du coq - les sept fanatiques de la religion « théâtre » se livraient quotidiennement à une longue préparation physique. Une prédilection pour les arts martiaux en général, et pour le tir à l'arc japonais en particulier, constituait cette image de secte par excellence. « On était très loin des communautés « jumeaux » et libérationnelles, qui se multipliaient un peu partout alors. Comme dans les groupes de rock, on avait les amples du corps brachés à fond. »

Si la violence originale à laquelle pas disparaît aujourd'hui des attributs de la troupe, la représentation de la guerre occupe encore une place privilégiée dans son répertoire. L'attitude violente des premiers acteurs de Temps fort s'inscrivait dans une certaine forme de refus du régime de la parole, et des intellectuels. Le langage du corps, antérieur au verbe, devait être véritablement, sur scène - et dans la rue.

La troupe entreprit alors une vaste exploration du monde mythique : des légendes de la Table ronde aux récits des Indes épiques. En utilisant le jeu des masques et, depuis plusieurs années, Christian et Mino

de rendre ces mythes accessibles à tous. Parfois le public français ne fait pas.

« Paris, c'est Babylone ! »

Alors commence une deuxième phase où l'on voit à la fois la troupe d'œuvre au monde extérieur et se replier sur elle-même. Toujours en réaction contre le théâtre marginal, l'acteur est mis sur la richesse des costumes et sur les qualités expressives des masques et des corps. Le travail manuel et l'entraînement physique deviennent une véritable exécution. Les critiques sont féroces : pendant quelques mois, Temps fort se protège derrière les murs de son château.

Plus on se faisait descendre, plus on se replait sur nous-mêmes, et plus on s'abandonnait dans le travail. Mais cette époque de retrait est aussi paradoxalement celle du voyage. Le public français les bouda. Surtout ils allaient conquérir le monde. Dix-huit mois de tournée en Europe. Avec, au bout, la gloire parfois, comme en Italie et en Suède. Des spectacles dans toutes les capitales européennes, sauf la nôtre, intentionnellement.

« Paris, c'est Babylone ! », résumait-on de façon lapidaire.

Et puis, les des charmes et des dangers de la route, ils repagèrent Montperran, havre de paix dans cette France hostile. De prime abord, rien ne distingue cette troupe d'artistes des nombreuses communautés du grand retour à la nature. Les chevaux sont longs, la simplicité du vestiaire atteste de l'indifférence portée aux divers modes parisiens, la nourriture frugale mais saine rappelle toute l'esthétique que l'on porte au corps... A l'évidence, rien de très particulier, si ce n'est une façon particulière de se loger, paradoxale de se loger lorsque l'on possède un château. Eté comme hiver, depuis plusieurs années, Christian et Mino

vivent dans un tipi construit sur le modèle des habitations indiennes. François Didier a longtemps vécu dans des structures gonflables. La passion de l'architecture alternative que partagent en commun les membres de la troupe n'explique pas tout.

Langage des ombres

On n'habite pas dans une église ! Sans circonstance exceptionnelle, il est donc exclu de la richesse d'un lieu exclusivement réservé au théâtre et à l'accueil des acteurs étrangers. Chaque pièce de cette gigantesque bâtisse abrite une activité particulière, souvent liée à la « spécialité » principale de ces artistes touche-à-tout. Atelier de tissage, sculpture sur bois, studio d'enregistrement, doit pour les arts martiaux, forge, imprimerie, sérographie, peinture, menuiserie, enfin, last but not least, la confection des masques. Ces masques, souvent de tradition japonaise ou balinaise, principaux supports de leurs spectacles, demandent parfois plusieurs semaines de travail ; et l'accord de tous.

Mais, en aucun cas, le groupe ne saurait constituer un refuge pour l'individu ni un obstacle à sa créativité. Des séquences solaires sont organisées, où chacun des membres de la troupe doit réaliser une démonstration : une sorte de chef-d'œuvre à la manière des compagnons. De la même façon, Montperran est devenu le cadre de rencontres internationales de travail théâtral, où, chaque été, des artistes de Suède, d'Allemagne, d'Amérique centrale viennent échanger leurs expériences. La communication, d'autant plus riche que les barrières linguistiques ne jouent pas. On y parle le langage des ombres et des échos. « Nous jouons sur l'ambivalence, sur le lien entre l'apparence et la réalité. Notre seul message c'est de faire imaginer que les gens, que le monde, pourraient être autrement ! ».

CROQUIS

Lointaine traversée

Trente-cinq ans déjà... Des traces de souvenirs, des restes d'impressions affleurent la mémoire de Mme P., dans le Boeing-747 de la T.W.A. qui l'emmena du Para à Washington. En huit heures.

En huit heures seulement, pense-t-elle. Il y a trente-cinq ans, il lui avait fallu près de vingt-quatre heures pour aller de Paris à New-York dans un Clipper Constellation - le Star of Paris - de la même compagnie aérienne et dont elle est aujourd'hui l'invitée. Pour Mme P., c'est un anniversaire.

Mme P. et son mari - mort aujourd'hui - furent, en effet, parmi les trente et un premiers passagers à franchir l'Atlantique en avion commercial. Du moins d'un terrain - on ne désire pas encore aéroport - à un autre. Des traversées aériennes pour passagers payants avaient bien eu lieu en 1939; mais alors, c'étaient des hydravions - « fort rares » qui s'essayèrent au trafic transatlantique.

Ce premier décollage « commercial » eut lieu d'Orly le 9 février 1946, tard dans la soirée, par un temps « couvert et pluvieux », et on se reporte aux prévisions météorologiques du monde pour ce jour-là. Chargé à ras bord et en dépit de ses 2 200 chevaux, le Star of Paris s'arracha météoriquement de la piste de 1 300 mètres de long, faite de grilles métalliques à larges trous, posées à même l'herbe. L'événement commercial.

Huit mois plus tôt, Mme P. et son mari étaient sortis d'un camp de la mort... Ce départ sonnerait pour Mme P. comme une promesse. Elle ne prononce pas le mot, elle le laisse deviner. Parler, chercher à rompre avec le Vieux Continent. S'élancer de ces terres où elle a rencontré tant de horreurs. Des horreurs proprement incommensurables et sans précédent.

S'élancer aussi d'un pays où lui est cher, mais dont elle n'a pas tout à fait retrouvé le visage à sa libération en mai 1945. Un pays qui s'était « débrouillé » pendant les années noires et qui n'avait pas su vouloir vivre.

Comme toute la Constellation le Star of Paris volait à 575 kilomètres-heure et il devait atteindre deux fois en cours de route pour faire le plein.

Faute d'être assez bien pressurisé, il plafonnait à 2 000 mètres d'altitude : il ne sortait guère des nuages dont il était le prisonnier et il était le jouet de toutes les turbulences ou trous d'air. Des trois escaliers qu'elle fit : à Shannon en Irlande, à Reykjavik en Islande et à Gander dans l'île de Terre-Neuve au Canada, Mme P. se souvient surtout des deux dernières.

A Reykjavik, l'avion fut contraint d'atterrir pour des raisons mécaniques. La neige avait recouvert tout le paysage. Arrêtés par le cliquetis d'une échelle, ils-bas dans le lointain, Mme P. et son mari quittèrent la tente militaire américaine en demi-lune où les passagers un instant plus tôt débarrassés avaient trouvé refuge. Ils n'ont pas l'air... Une leçon les oblige à rebrousse chemin. Le terrain sur lequel ils éventuellement appertenaient militaires.

A Gander, le bus transporta les passagers, qui descendirent de l'appareil par une échelle de coupée. Mme P., revêtue cet homme d'une trentaine d'années, le représentant d'une compagnie d'évasion qui était venu les accueillir. Il vivait avec sa fille d'une dizaine d'années dans une cabane en planches. L'enfant ne paraissait pas s'étonner de vivre dans ce bout du monde.

C'est surtout de l'arrivée à New-York, dont Mme P. se souvient le mieux : avec une joie - une ferveur - dont le goût ne lui est pas passé. Celle d'être enfin arrivée, sauve ? Peut-être. Elle avait eu de la peur le sol du pays auquel elle pensait comme à la liberté. Elle n'a pas renoncé à cette image. Oui, c'est cette joie qu'elle se rappelle le mieux.

Alors, la surprise à l'entrée de l'atelier. Dans le cliquetis assourdissant des échantillons - quinze tonnes pièce - des hommes en bleu de travail, les mains, le visage même presque aussi noirs que ceux d'un mineur, surveillaient les rythmes des quelques 10 000 fils de chaîne et des 5 000 fils de trame. Au sonnet des échantillons de fonte, la dentelle s'enroule par pièces de 4 à 5,5 m de large que l'on sépare ensuite, dans le sens de la longueur, par bandes de 1 à 90 cm de large selon les cas.

La dentelle faite main est une pièce de musée. A de rares exceptions près, depuis un siècle et demi, les produits les plus luxueux, les dessins les plus raffinés sortent des machines industrielles de ces moindres bruyants, au mécanisme plus précis qu'une horloge, alignés dans des ateliers sombres : le graphiste, seul habillant utiles, dépose sur les murs, les plâtres, les outils, un fil d'acier gris profond aux reflets argentés. Et la dentelle même, la précieuse dentelle, se couvre de trames noires comme un vieux chiffon.

ALPHONSE THÉLIER.

Impression soleil caché

Le phare était à sa place, les barques étaient à l'ancre, l'horloge du syndicat d'initiative était à l'heure, les tamis semblaient le tamaris, et la mer montait à petites vagues : le paysage était rassurant.

Éparpillés sur la plage, les classes moyennes s'exposaient au soleil moyen de la mi-août. Des gringos, du tout-venant, des jeunes, des vieux, les beaux-frires avec les chiens et tout un lot de nouveaux-venus qui piaillaient pour faire gai : c'était un jour ordinaire.

Un jour cours d'avance, avec bruits, coups de soleil sur le nez, piquettes et piquettes à la boisson, moules-frites au café de la plage. La cobotte du métro-boulot-dodo se baignait de ses seins nus. Le bonhomme qui. Vaillait quelque. Malgré la chaleur accablante, les dizaines de pous de mer sautaient sur les côtes de chairs rouges, voire bronzées, les pleurs des enfants, les corps évachés, les gestes malhabiles des joueurs de volant, malgré les pèches qui tournaient de l'œil au fond des sacs plastiques. Il pleuvait dans l'atmosphère je ne sais quelles misères scintillantes, quels drames contenus. Et les nuages qui s'amoncelaient au-dessus des terres. Assise sur mon ridicule carré de serviette rouge et blanche j'avais la gorge nouée.

Tout de même j'étais sentie bon l'Amalgame. C'était un jour de vacances et l'après-midi s'écoulait. Bientôt le syndicat d'initiative fermerait ses portes, chacun prendrait ses échantillons et ses échantillons, les enfants suivraient, le phare s'estomperait dans la brume, et la mer grise et ténébreuse ferait élargir les barques.

Il ne pouvait en être autrement.

ELIZABETH MARIE.

L'emploi

Vampire comme ses ancêtres, le seul descendant de Dracula avait trouvé, au cœur du vingtième siècle, l'emploi de ses rêves : il dirigeait une banque du sang.

JACQUES STERNBERG.

La dentelle de Calais à l'ère du jean

Après les dures années du collant et du jean, l'industrie dentellière pourrait bénéficier du retour de la lingerie fine.

MARIE-ODILE FARGIER

DENTELLES. La légèreté transparente et candide des mariées d'autan. La sensualité troublante des lingeries fines. Impondérable et presque miraculeuse étoffe dont les motifs au dessin précèdent semblent comme suspendus dans l'espace sur le support infime du tulle. Tissue féminin par excellence. Pour le porter comme pour le faire. La dentellière - le mot n'existe pas au masculin dans nos dictionnaires - ne saurait être qu'une petite vieille, assise à sa fenêtre, ou sur le pas de sa porte, à faire des points. Les yeux assés. Le front penché sur un ouvrage arachnéen et labyrinthique. Une patience infinie à manier les dizaines de petits fuseaux mille fois croisés et recroisés dans un ordre incompréhensible au profane.

Alors, la surprise à l'entrée de l'atelier. Dans le cliquetis assourdissant des échantillons - quinze tonnes pièce - des hommes en bleu de travail, les mains, le visage même presque aussi noirs que ceux d'un mineur, surveillaient les rythmes des quelques 10 000 fils de chaîne et des 5 000 fils de trame. Au sonnet des échantillons de fonte, la dentelle s'enroule par pièces de 4 à 5,5 m de large que l'on sépare ensuite, dans le sens de la longueur, par bandes de 1 à 90 cm de large selon les cas.

La dentelle faite main est une pièce de musée. A de rares exceptions près, depuis un siècle et demi, les produits les plus luxueux, les dessins les plus raffinés sortent des machines industrielles de ces moindres bruyants, au mécanisme plus précis qu'une horloge, alignés dans des ateliers sombres : le graphiste, seul habillant utiles, dépose sur les murs, les plâtres, les outils, un fil d'acier gris profond aux reflets argentés. Et la dentelle même, la précieuse dentelle, se couvre de trames noires comme un vieux chiffon.

Caprices

Introduits en France en 1821 par une famille d'industriels anglais, les Leavers, perfectionnés en 1915 par le système Jacquard - une bande de cartons perforés qui donnent à la machine des instructions variables selon les motifs - les métiers à dentelle ont atteint leur forme définitive au début de ce siècle. Véritables merveilles techniques, ils ne sont plus amfibies, affinent les spécialistes. De toute façon, la fabrication en est arrêtée. Le marché est trop étroit : pour la France, il est presque exclusivement concentré sur deux villes, Calais et Caudey, près de Cambrai.

Les 650 métiers qui y tournent encore y ont entrepris avec cette sorte d'effacement éternel que l'on porte aux très beaux outils, si familiers que se créent presque entre leurs utilisateurs et eux des rapports de personne à personne. « Vous ne le croiriez pas, mais il n'y a pas deux métiers semblables », explique M. Jean Legros, de la chambre syndicale des fabricants de dentelle de Calais. Certains sont « finement bons, d'autres incrustation médiocres, d'autres encore copieux et imprévisibles. On ne sait pas pourquoi... »

Chaque ouvrier « tailleur » - « machine », dont il connaît les habitudes, les talents et les points faibles, et que à quiconque voudrait s'entreprendre dans les rapports du couple. « Dans la petite usine de mon père, raconte

M. Arthur Saint, je suis passé par tous les postes. Les vieux tullestes m'ont initié. Mais même lorsque je suis devenu le patron, celui qui avait été mon maître m'a dit : « Celle-là, c'est ma machine. Je t'interdis d'y toucher. » Et je n'ai osé qu'y obéir.

Les tullestes, qui les respectent. La plupart ont appris sur le tas, année après année, à repérer du premier coup d'œil sur la dentelle le minuscule défaut qui signale un fil brisé quelque part dans l'enchevêtrement, un fil sur des milliers qu'il faut repêcher sans perturber l'assemblage, remettre sans erreur dans le bon chemin. L'« habillage », d'un métier Leavers, c'est-à-dire la mise en place de tous les fils de chaîne dans une disposition variable selon la largeur des bandes de dentelle, occupe deux personnes pendant trois à quatre semaines.

En amont du tulleste, toute une série d'opérations délicates. D'abord, le travail de « l'esquisseur » qui imagine le dessin. Il doit aussi bien savoir travailler à la commande, cherchant à exprimer au mieux les desirs du client, que pouvoir pressentir, inventer ce qui plaira demain, selon sa libre inspiration ou en nourrissant son projet de l'expérience des anciens soigneusement conservée. Par exemple, la maison Brivet, l'une des plus importantes de Calais, garde dans ses archives, depuis sa création en 1911, 10 700 motifs : ceux créés par la maison et ceux de petites entreprises dont elle diffuse la production. Aujourd'hui, ses représentants emportent dans leurs valises environ 600 échantillons de dentelle pour robe, et 5 000 de lingerie. Et encore, pour un modèle fabriqué, combien d'esquisses vont au panier ?

Le « dessinateur » reproduit le dessin retenu, agrandi sur un carton calibré dont les différentes cases correspondent à un mouvement du métier. Le trajet de chaque fil, soigneusement numéroté, est reproduit en couleur. Travail de patience : il faut deux semaines pour détailler ainsi un motif de 14 sur 14 cm. Le « pointeur » traduit alors, partie en chiffres, partie en lignes, ces plans, les mouvements du métier qui conjugués donneront la production du dessin. Enfin le « perceur » perce pour chaque case les cartons du Jacquard, chaque chiffre correspondant à un nombre de trous. Pour ce même motif, il faudra encore quinze jours de travail avant que les 2 500 cartons nécessaires, reliés les uns aux autres par du lacet, puissent être montés sur le métier en trois jeux différents qui tourneront simultanément, chacun commandant des mouvements distincts.

Dans l'atelier même, plusieurs catégories d'ouvriers travaillent à l'alimentation régulière des métiers. Les « wappesurs » bobinent les fils de chaîne sur les « rouleaux », barres cylindriques, qui, sous le long bras du métier, déroulent chacun plusieurs fils à la fois.

Les « wheelouses » - cette spécialité est féminine - préparent les « bobines » des fils de trame. Ces sortes de caissettes font moins d'un millimètre d'épaisseur. Il faut une grande adresse pour introduire entre leurs « lèvres » serrées le fil très



Hécatombe

On s'étonne moins après cela que cette dentelle soit un produit coûteux : 50 F le mètre en 90 cm de large est un prix courant à la sortie de l'usine, et l'on trouve des modèles à 300 F et plus. L'industrie dentellière connaît des jours bien sombres après les heures glorieuses du début du siècle.

En 1910, elle occupait plus de 30 000 personnes (8 000 hommes, 21 000 femmes, 2 500 enfants) travaillant sur 2 600 métiers dans 59 entreprises. Deux guerres et la grande crise des années 30 lui ont porté les premiers coups. En 1948, pourtant, dans le sursaut de l'après-guerre, 1 400 métiers tournaient à plein rendement. Mais les années 60 furent fatales sous les coups conjugués d'une nouvelle technique, beaucoup plus économique, et... de la civilisation du blue-jean.

Contrairement au Leavers qui utilise une technique de tissage relativement proche du « fait main », le métier Rachel « tricote » la dentelle à une cadence très supérieure et avec une main-d'œuvre considérablement réduite. Le ouvrier véné n'a d'abord guère inquiété les vieilles familles dentellières de Caudey et de Calais. Le produit était non seulement moins résistant, mais aussi beaucoup moins élégant que celui des métiers à tulle. Rachel s'est perfectionnée, et si la différence de qualité reste encore assez visible pour les tissus de robe, la clientèle ne la distingue plus sur les petites pièces comme les gilets de lingerie. D'ailleurs la lingerie elle-même s'est trouvée réduite à sa plus simple expression. Avec les gaines, corsets et

jarretières, sombrèrent dans l'oubli les fonds de robes, les combinaisons délicates, les chemises de nuit froncées : les années 60 furent résolument modernes. Vivent les collants, les pantalons, les robes nettes.

Les motifs souvent décadents, les fleurettes, les arabesques des dentelles classiques paraissent bien alambiqués sinon farfelus. Les dentelles nettes, les motifs sobres, les villes dentellières. Les petites entreprises sombrèrent corps et biens. Les grosses boivent la tasse. Des 80 fabricants en employant 6 300 personnes en 1960, on passe à 35 entreprises et 2 500 personnes en 1976, 28 et 2 200 aujourd'hui. Les tullestes, si qualifiés, sont partis tenter leur chance du côté des hauts fourneaux de Dunkerque... et revenus, chômeurs à nouveau, dans les déboires d'Unior. Calais compte 20,5 % de chômeurs dans un département déjà bien mal loti (13,9 %).

Modèles coquins

Depuis quelques années pourtant, les fabricants tempèrent leur pessimisme. « Nous avons connu la crise avant tout le monde, mais la situation s'est relativement stabilisée à partir de 1973 », assure M. Jean-Pierre Suty, président du syndicat d'Europe des dentelliers. Paradoxalement, en effet, la dentelle Rachel est aujourd'hui plus difficile à dénigrer que les dentelles classiques. Les modèles sont plus coquins, les motifs plus modernes, les techniques plus sophistiquées, se sont répandues comme une traînée de poudre jusqu'aux pays du tiers-monde : ceux-ci lancent sur le marché des produits de prix très inférieurs à leurs équivalents français.

A l'inverse, la Leavers de Caudey et de Calais n'a pas de concurrents sérieux à travers le monde. Chère certes, mais unique. Et bénéficiant d'un prestige sans doute plus grand à l'étranger qu'en France, elle s'exporte. En 1980, l'industrie spécialisée dans la lingerie, a fait 60 % de ses 200 millions de chiffre d'affaires à l'exportation ; Caudey, spécialisée dans la robe, 90 % de ses 60 millions. La clientèle est dis-

GRAPHOLOGUE
L'analyse scientifique de l'écriture permet de découvrir les secrets de la personnalité. Informations gratuites sur notre formation par correspondance avec diplôme de fin d'études par l'Institut Graphologique de France.

CLAUDE B. LEVENSON

هكذا من الاجل



par Claude COURCHAY

IV. - Les saints vont en enfer

Claire, la brune super-plus, a encore fait des siennes dans une communauté provençale.

MON petit doit me disait que Brest devait disparaître sous un somptueux crachin. Je n'avais aucune envie de me lever pour vérifier. Doux Jésus, le devoir... Je pensai à l'Angleterre et fis un effort. L'héroïsme est quotidien. Et le lit s'écroula. Quand je n'arrivai la chose à la patronne de l'hôtel, elle resta cool : « Vous savez, avec le matériel d'avant guerre... »

Justement. Je suis du matériel d'avant guerre. Et je ne flaipe de rester fidèle au poste. D'ailleurs, la fidélité, parlons-en. C'est devenu une qualité résolument technique. D'aucuns disent : HI-FI.

Dans le hall croisaient de fringants capitaines de frégate fringants en bleu-drapp. Leurs casquettes brillaient de tous leurs galons panachés. Notre Royale ne veut décidément pas renier la grande leçon de la marine en bois, tant ce cher et vieux pays a parfois bien du mal à épouser son siècle.

On sait que la France ne pouvait se fournir en pins de Scandinavie - les meilleurs - pour les mâts de ses vaisseaux de guerre. L'Angleterre venait lui la Botique. Nos mâts, composés de troncs raccordés par des colliers de fer, manquaient de souplesse et se révélaient cassants à l'usage. Allez donc faire de la vitesse avec des probèmes plus ou moins bricolés. Trafalgar, Trafalgar, morte plaine...

Hélas, les couvre-chefs de nos fiers officiers s'ornent toujours de ces cerclages aussi bonorifiques qu'anachroniques. Comment pourrions-nous jamais forcer l'allure avec des engins pareils ? Je n'ai pas le cœur de le leur demander.

Je n'étais pas là pour notre marine. J'étais censé voir ce que désiraient les civils.

Autonomie, ton nom est légion. Quelle est la province de France qui ne réclame point ses anciens privilèges ? Donc, en réclamant comme les autres leur autonomie, les Bretons restent dans le droit fil du génie français.

Je quittai l'hôtel pour le bar le plus proche. De la bière jaillit la lumière. Là, je me fondais dans le paysage comme la rouille dans la soupe de poissons.

En Bretagne, mieux vaut savoir attendre. Tout est là. Les gens y sont d'une délicatesse et d'une gentillesse pas possibles. Encore faut-il prendre garde de ne point les froisser. Si vous voulez amener en jouant les gens pressés, tout est fichu. Il faut avoir la patience du crachin et l'obésité du granit. Éviter les impairs. Le Parisien qui débarque en bottes et ciré, croyant passer inaperçu, pourrait aussi bien s'habiller en Arlésienne : il fera rire. N'abusez pas de la coiffe non plus, si vous ne connaissez pas son code. Enfin, évitez de vous faire remarquer.

Tout se règle ici en buvant un coup. Chacun paye la tournée, pas question de refuser. Celui qui désire sonder les esprits doit avoir lui-même le rognon frais et la foie bien accroché. Et le maintien modeste. Tu t'enfiles comme un cornichon dans du beurre salé si tu sais rester simple.

Question de dater le terrain, rien ne vaut le temps. Ce crachin paraissait de saison. Right. Mais, tout de même, il faisait frisquet, non ? Il faisait...

Les tournées se succédaient. Je commençais à larguer les amarres. Mon verre n'allait pas tarder à s'évaporer. Par un phénomène curieux, j'avais l'impression de nager dans le liquide dont je restais cependant le contenant. Pourtant, des idées d'une remarquable clarté jaillissaient à l'entour. Un jeunot, affublé d'un T-shirt, « Super-Dupont », remarqua : « Et si tu veux réclamer notre indépendance d'la France on la lui accorderait ? »

Ça, c'était envoyé. Quant à créer un État hégion, aucun problème. La Bretagne est une île. Enfin, presque. Or la marine est bretonne. Il suffit de changer le drapeau, et le tour est joué.

Sur ce, overdose de crachin ou de bière, je ne sais, mais mon attention fut distraite par une réminiscence. Un magazine venait de publier un reportage

sur les lions où il était précisé que le mâle de ces magnifiques crustacés jouit d'un os pénien. Diamètre... Je crois. Jusqu'ici, que seuls les éléphants de mer possèdent cet accessoire, qui est au coût ce que l'amidon est au col de chemise. Cet os me troublait. Témoin de ma distraction, « Super-Dupont » me demanda : « A quel tu penses ? »

« Aux éléphants de mer. »

La conversation eut du mal à se focaliser sur ces si sympathiques bestioles. L'éléphant de mer ne hante plus guère la rade. Il n'a donc droit ni aux honneurs des légendes ni à ceux de l'artisanat.

A peine ce dernier mot prononcé, un ange passa. Je ne bronchai point. Nous abordâmes la tournée suivante.

Il existe diverses méthodes pour immortaliser un séjour dans un canton exotique. Citons, dans le désordre, les cartes postales, les coups de soleil, déjà plus gratifiants, les diapositives qui feront la joie de vos amis résignés, les affections vénérables, même chose, sans compter une kyrielle d'objets généralement made in Taiwan, parfaitement hideux et interchangeables.

Il existe aussi une autre approche de l'artisanat qui vise moins à commercialiser un produit qu'à préserver un patrimoine. Cela demande plus de temps, plus d'imagination, plus de foi.

Brest avait connu, récemment, une tentative en ce sens. Un barbu à bêtrot rouge, ancien élève des Beaux-Arts, s'en souvenait.

L'affaire avait des sources lointaines. Lors d'un voyage en Moscovie occidentale, Bêret-Rouge avait lié connaissance avec une fille pas banale. Ils sympathisèrent. A Moscou, un après-midi, l'accomplissait. Elle tenait compagnie à une amie soviétique qui pratiquait le sport national : faire la queue. Ce jour-là, il s'agissait de pommes de terre.

Cette Soviétique habitait à proximité des gares de Kazan, de Koursk et de Jaroslavl. Comme Moscou se trouve être mieux pourvue que la province, dans un rayon de 300 km, les gens y affluent pour se ravitailler.

Cette fois-là, chacun avait droit à 6 kilos de tubercules. Mais les provinciaux se remettaient sans cesse à la queue, ce qui n'était pas interdit. Malheureusement, le stock de pommes baissait à vue d'œil, et les Moscovites râlaient comme des Papous. Cela tourna à l'empoignade.

Bêret-Rouge put approcher le tonus de la fille, prête à faire le coup de poing comme un moujik. Pendant ce temps, des haut-parleurs, impavides, diffusaient une musique exaltante et martiale. Un héraut venait de succomber, et l'État, dans sa munificence, venait d'en mettre un autre en circulation : d'oli les déchets. On ne saurait tout dire.

Les gens sont ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils savent. Bêret-Rouge constata que cette fille en connaissait un sacré rayon sur les icônes, la peinture, l'art médiéval. Lui-même s'intéressait au patrimoine de sa Bretagne. Enfin, à ce qu'il en restait. Des folititudes de trésors, en attendant que des touristes gaignent venir les piller, pourissent encore dans des chapelles à l'abandon. Des saints en bois polychromes qui traversèrent les siècles, des tableaux que l'on dit saints, tout cela sommeille en attendant la mort ou le rapt.

Bêret-Rouge rêvait de sauvetage. Il voulait quadriller le terrain, dresser un inventaire, restaurer ce qui pouvait l'être. On parle bien de ce que l'on connaît bien. Il lui fallait partager son enthousiasme à la fille. Ils décidèrent de passer à l'action.

La foi suffit, paraît-il à déplacer les montagnes. En montagne, sans doute. Dans les pépinières, le temps et l'argent restent indispensables pour ébranler la moindre taupinière.

Le temps, aucun problème. Bêret-Rouge, ayant résolulement placé son avenir derrière lui, n'en manquait pas. La fille se trouvait disponible. Quant à l'argent, eh bien, il suffisait de trouver quelque chose à bazarder.

Ce fut la fille qui trouva. Il suffisait de vendre des imitations. Bêret-Rouge, d'abord, fut surpris. Des imitations de quoi ? De crêpes ? De Jésus-Christ ? Il savait, bien sûr, que l'avenir est au menhir en plastique, mais tout de même...

La fille le rassura. Il ne s'agissait pas de ça. Il s'agissait de vendre du saint, du simili-saint. Le musée du Louvre le fait depuis beaux temps.

Le Français rêva de s'enculturer. Il pourrait, pour atteindre ce but louable, apprendre le finnois, la sakavale ou pratiquer le chant chorale tel qu'il est décrit dans le *Roman de la Rose* : les fameux Jean de Meung qui chantaient. Cela, bien sûr, en supposant qu'une culture se prouve par une pratique.

Il paraît autrement plus simple de la prouver par la possession de quelques beaux objets qui n'hésitent pas à valoriser leur propriétaire. Et puis, revienne le temps des vaches maigres, un retable, ça se monnaie. De plus, ces objets constituent le baromètre de la richesse de notre pays. Dans les années 50, quel foyer ne s'est pas enorgueilli d'une reproduction de *La Chaise* ou des *Tourneurs*, achetés à vil prix à un quelconque Club du Livre ? Notre pays, alors, se relevait. A présent qu'il s'obsédait, les gens désistent mieux.

Notons que la peinture se vend moins. Acheter une toile, surtout d'un jeune peintre, reste un pari. Par contre, les objets trouvent toujours preneurs. Promenez-vous dans Saint-Germain-des-Près, rue Guénégaud, rue de Seine, rue Mazarine. Les galeries de peinture ont côté le pas aux fourneurs de bûtin. La génération qui a fait mal 68 fait à présent dans la décoration. Vous trouverez là des fagots de fétiches africains, des fragments de statues indiennes, et tout un peuple de divinités khmères en exil à rendre jaloux. Mais, ce regrette précurseur. Tous ces beaux-peuples d'un nouveau genre ont trouvé là un refuge, en attendant d'émigrer vers des granges américaines. Dans un monde en proie à la guerre et au malheur, notre pays, une fois encore, n'a pas failli à son rôle d'asile.

Tout le monde n'a pas les moyens de s'offrir une appas d'origine. Les bonnes imitations ont donc leur charme. Bêret-Rouge et la fille mirent sur pied une infrastructure. Il leur fallait pour cela à peu près une année.

Ils fondèrent d'abord une association à but non lucratif pour « la sauvegarde, la restauration et la conservation de l'art religieux breton ».

Cela fait, ils popularisèrent leur juste cause par quelques fest-noz. Des bonnes volontés se révélèrent comme des fleurs de paléolithique après la mousson. Les gens ne demandant qu'à se lever. Trouver une Land-Rover, et ils partirent pour délivrer le tombeau de Notre Sauveur, les Halles, le Larzac et le cap Sizun des infidèles, des C.N.R.S. et autres promoteurs, avec des résultats, hélas ! inféaux.

LE mouvement prit tournure. Très vite, Bêret-Rouge retira ses hilles. Il n'avait pas l'âme d'un chef. Se battre à son crâne, soit. Diriger des masses, non. Il détestait autant recevoir des ordres qu'en donner, même pour le bon motif.

Par contre, la fille fit merveille. Dynamisme, dévouement, toujours sur la brèche, elle conquiert son monde. Elle suivait même des cours de breton, et n'oubliait jamais de donner son franc pour Diwan (1).

Très vite, les choses prirent tournure. L'association trouva un local près du port, un ancien entrepôt, exactement ce qui convenait. Des équipes se constituèrent. Armées de bonne volonté et de vieilles 2 CV, elles ratisseraient le terroir, enquêtaient, recensaient des trésors, en choisirent quelques-uns, obtinrent la permission de les déplacer.

Bientôt, ces merveilles s'accumulèrent dans les locaux de l'association. Le travail put commencer. Il y avait de quoi s'amuser. Certaines nées de valent être traitées, repeintes, restaurées. D'autres, furent choisies comme modèles. Au printemps, l'atelier dé-

marra, dans la joie et la bonne humeur. Imaginez les mains de Blanche Neige dans la caverne d'Alibaba... D'anciens artisans, tout heureux de remettre la main à la pâte, en profitèrent pour former des maries-louises selon la formule républicaine de l'imaginaire.

Aucun doute, l'affaire pouvait être rentable. De nombreuses statues devaient être achevées pour l'été. Pour le prix d'une œuvre d'art, l'acquéreur aurait de plus la satisfaction de lutter pour une reconnaissance. L'argent des touristes devait permettre d'étendre l'entreprise et de passer du bénévolat au salariat. Bref, ça baissait... Tout compte fait, on se serait presque cru dans un de ces vieux ateliers de peintres socialistes, du style *Et l'acier fut trempé*, qui vous exaltent les bons sentiments dans le sens de l'histoire. Les joyeux artisans maniaient brio et pin-ceau dans l'odeur du bois et de la peinture, en chantant comme des slozettes ivres, sous l'œil perplexe d'une colonne de saints.

La presse locale donna sa bénédiction. La radio chanta les louanges de cette libre entreprise. La radio promit, en chantant comme des slozettes ivres, sous l'œil perplexe d'une colonne de saints.

« La presse locale donna sa bénédiction. La radio chanta les louanges de cette libre entreprise. La radio promit, en chantant comme des slozettes ivres, sous l'œil perplexe d'une colonne de saints. »

« L'association est « béas ». Pendant l'O.P.A. (2) alpéennes, nous les gilets s'appelaient Max. Là, j'avais l'impression que j'allais, une fois encore, retomber sur une vieille connaissance. Cependant, il me fallait achever ce caillou.

Bon, ça s'était-il passé ? Les saints avaient-ils déserté l'atelier pour suivre de nouvelles sirènes ? Non, c'était plus banal. Vous savez, un endroit bourré de bois, de copeaux, de vernis, de dissolvants, et tout ça avec des gens qui finissent et qui tirent des putes, béin...

« Sans doute un insouciant tachon oublié-t-il son mégot dans un coin. Toujours est-il que le feu s'était déclaré. Un bien beau feu, ma foi. Tout avait brûlé. Il n'y avait pas de le vicieuses. Dieu garde. Simplement une impressionnante collection de bienheureux vermouths avaient disparu dans les flammes. »

L'association ne s'en remit pas. Toutes proportions gardées, cet incendie incident rappela désagréablement le sabotage de notre belle flotte. La bonne volonté des animateurs n'était pas mise en cause, mais enfin, tout de même, tout ça n'était pas très sérieux. On ne dérange pas des saints pour en arriver là. Et l'amateurisme, c'est bien joli, seulement, les personnes échouées s'étaient bien prêtes à renouveler l'expérience.

Evidemment bien sûr, c'était la faute à pas de chance. Et après ? Dur quand même, non ?

La fille ne se défilait pas. Elle sut encadrer les fermiettes avec beaucoup de dignité. Elle avait bien du courage, cette demoiselle. Et puis, une fois les cendres refroidies, elle reprit son vol, ne laissant, comme on dit, que des regrets.

A quelque temps de là, Bêret-Rouge eut affaire à Paris. Des copains à voir, aux Beaux-Arts. Le temps était magnifique. Des coquequiers chantaient dans les microphones en fleurs. Filant dans les parages de l'école, il eut la surprise de voir, dans une vitrine d'antiquaire, un bon vieux saint de bois qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à l'un des leurs. Une reproduction, pour sûr. Cela lui fit plaisir. La chose prouvait que leur dieu n'était pas si mauvaise, après tout, puisque d'autres semblaient l'avoir repris.

Il n'était pas, le temps pressait. Et espère qu'il avait en des nouvelles de la fille ?

- Ma foi non.
- Et elle s'appellait comment ?
- Nous l'appelions *Ouvroiriste*.
- Ah bon ?
- Oui, une plaisanterie. *Gwen*, en breton, ça signifie « blanc » ou « clair », comme vous préférez.

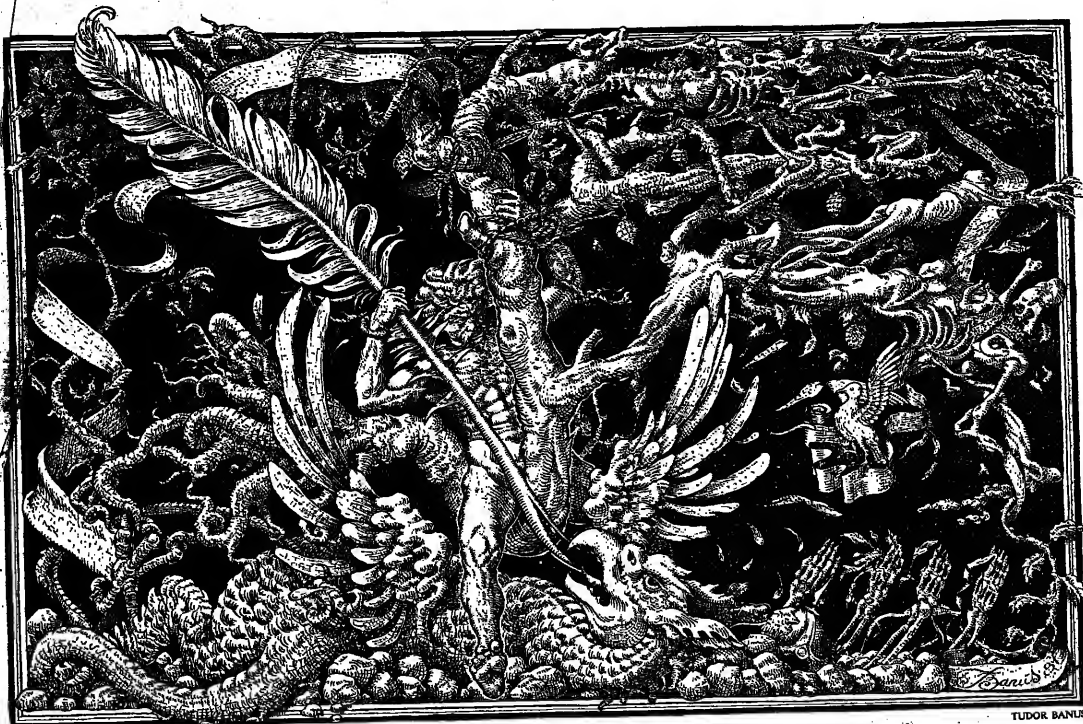
(1) Le genre. Association bretonne qui encourage des écoles maternelles où l'enseignement se fait en breton.

(2) Opération de police armée.

Prochaine étape : Adieu l'imaginaire.



CLAUDE LAPOINTE



TUDOR BANUS

RÉVOLTE

Wolfgang Koeppen, romancier de la tragédie allemande

WOLFGANG KOEPPEN est né en 1906 à Greifswald, en Poméranie. Son premier roman, *Un amour malheureux*, parut en 1934 (Albin Michel, 1961). Le nazisme interrompit une carrière littéraire qui annonçait brillante. Après la guerre, Koeppen publia entre 1951 et 1954 une suite de romans qui firent scandale, en particulier *Pigeons sur l'herbe* (Robert Laffont, 1953) et *La Mort à Rome* (Albin Michel, 1962). Peu d'écrivains ont dénoncé avec autant de virulence l'échec de la dénazification et les tendances réactionnaires à l'œuvre dans la nouvelle République de Bonn.

Au début des années 60, Wolfgang Koeppen se fit une spécialité des journaux de voyages. Ses *Voyages en France* (1961) ont été constamment réédités. En 1976, son dernier roman, *Jeu de nez* (Hachette, 1979), fut salué comme un chef-d'œuvre. Malgré son œuvre relativement peu abondante et sa position singulière, à l'écart des écoles et des modes, on le considère en Allemagne comme un des grands écrivains contemporains.

encore perdu toutes ses illusions. En 1933, quelques juifs avaient été admis au sein de la Chambre des écrivains du Reich. J'avais l'impression d'apporter moi aussi soutien à Bruno Cassirer. Mais hélas ! son destin était déjà scellé. En 1935, j'ai encore publié chez lui mon deuxième roman, *Die Mauer schwankt* (La mur vacille), que j'avais écrit en Hollande, dans l'émigration. N'étant moi-même ni juif ni politiquement actif, j'aurais pu rester en Allemagne. Mais ce régime me faisait fuir.

— Votre premier roman, *Un amour malheureux*, paraît aujourd'hui beaucoup moins politique que ce que vous avez écrit après 1945.

— Si j'avais parlé de politique, le livre aurait été censuré et je me serais retrouvé dans un camp de concentration. Mais mon livre était tout de même politique et beaucoup de critiques l'ont compris à l'époque. Les journaux contrôlés par les nazis n'en ont pas parlé, mais dans les quelques journaux encore à peu près libres qui subsistaient, comme la *Frankfurter Zeitung* ou la *Kölnische Zeitung*, les comptes rendus de mon livre faisaient directement allusion à son message politique implicite. J'y décrivais une forme de vie incompatible avec l'idéologie nazie, un milieu d'émigrés, un héros bien peu « positif ».

Metteur en scène

— Quels aient été vos débuts dans la vie littéraire ?

— Avant la guerre, je crois que les débuts d'un jeune écrivain étaient plus difficiles et plus lents qu'aujourd'hui. J'ai commencé vers 1925. D'abord comme metteur en scène et dramaturge dans un petit théâtre d'avant-garde, à Würzburg. Le grand critique théâtral de l'époque, Herbert Ihering, avait

remarqué notre troupe et finalement il me prit comme collaborateur au *Berliner Börsenkurier*. Le travail de journaliste me plaisait, mais ce que je voulais, c'était devenir écrivain, écrire des livres, de gros livres.

— Je n'y suis jamais arrivé : au contraire, mes livres successifs ont été de plus en plus minces. J'avais commencé un énorme roman dont le manuscrit a disparu dans les bombardements de Berlin : *Mémoires d'un nonagénaire*. Ce livre-là aurait pu être volumineux ! Mon rêve, à l'époque, c'était de partir pour Paris, comme correspondant culturel du *Berliner Börsenkurier*. Le seul plan de vie que j'aie jamais eu... Et il ne s'est pas réalisé, le journal a fermé ses portes trop tôt.

— Après il y a eu le III^e Reich. la fin du monde pour les jeunes auteurs de ma génération. Les uns ont pratiqué l'émigration intérieure, un compromis douteux. Beaucoup sont morts à la guerre, dans les camps, dans les camps. D'autres se sont suicidés. Il n'y a pas eu de production littéraire. « Les manuscrits inédits dans le tiroir » : une légende absurde. On ne pouvait pas écrire dans de pareilles circonstances. On ne pouvait que penser à sauver sa peau. C'est ce que j'ai fait, non sans succès, comme vous voyez.

— Ce récit paraît aujourd'hui presque incroyable : un marginal allemand pendant le III^e Reich ?

— Quelle aventure, en effet ! comme véritable. Mais je crois que cela s'explique : les nazis man-

quaient d'imagination. Un marginal comme moi n'entraînait dans aucune de leurs catégories. Vous m'avez à raconter des épisodes encore secrets de ma biographie que je comptais publier dans un prochain roman. Mais, puisque si peu de mes projets littéraires se réalisent, autant que je le dise aujourd'hui.

— Comme je vous l'ai dit, je connaissais beaucoup de gens de théâtre et d'acteurs. Quelques amis m'ont proposé de faire du cinéma. Je devais travailler pour le ministère de la propagande, revoir des scénarios, développer des esquisses. Je me suis arrangé pour travailler de telle façon que mes manuscrits restaient inutilisés, tout en me faisant passer pour un collaborateur sérieux. J'étais soutenu par des amis dont j'ai appris plus tard qu'ils avaient appartenu au mouvement communiste de résistance, mais, à l'époque, je ne m'en doutais pas.

— Je travaillais pour la firme Bavaria-Film, j'ai pu loger à ses frais à l'hôtel Königshof, deux ans durant. Mon patron était un ancien prestidigitateur qui allait amuser Hitler au Berghof avec des tours d'illusionnisme. Un jour, il m'a téléphoné : « Si vous ne nous livrez pas dans la semaine un projet de film utilisable, vous savez ce qui vous attend ». Je le savais, en effet, et je me suis enfui aussitôt. Je conservais un passeport de la Bavière, je me permettais de voyager comme chargé de mission spéciale du ministère de la propagande. Il y avait constamment des contrôles dans les trains, j'aurais pu être pris à tout moment... J'ai eu encore de la chance.

— Cela sonne aujourd'hui un peu pathétique, mais il faut que je le dise : je ne suis pas un héros. Tout ce que je voulais, c'était sauver ma peau sans me rendre utile à Hitler.

— Après la guerre, vous vous êtes reconstruit une carrière d'écrivain.

— Naturellement : je voulais recommencer à écrire des livres. Mon premier roman d'après guerre, *Pigeons sur l'herbe*, l'aurais pu l'écrire dix ans plus tôt. Ces années de guerre avaient été vécues pour moi, des années perdues, absurdes.

— Vous dites que vous auriez pu écrire *Pigeons sur l'herbe* dix ans plus tôt. Voilà qui peut étonner !

— Je ne parle pas, bien entendu, de l'action du récit. Mais *Un amour malheureux* était encore un livre trop timide, je n'osais pas provoquer ouvertement, je m'adaptais aux circonstances. En fait j'avais déjà sur le cœur ce que j'ai pu enfin dire dans *Pigeons sur l'herbe*.

— Votre trilogie romanesque (*Pigeons sur l'herbe*, *La Sève*, *La Mort à Rome*) a fait scandale en son temps et se lit aujourd'hui encore comme une révélation critique de la nouvelle République de Bonn.

— Naturellement, je n'ai pas pris la plume pour jouer les fauteurs de scandale. Mais je ne l'ai pas non plus prise avec l'intention d'éviter les scandales.

— Maintenez-vous aujourd'hui ces jugements crus sur l'Allemagne d'après 1945 : restauration sociale, continuation du nazisme, ruine intellectuelle ?

— Oui, sans aucun doute, je ne retire rien. Mais, aujourd'hui, je ne pourrais sans doute pas le dire de la même façon. A l'époque, j'étais révolté, pris de fureur. En ce moment, je travaille à un roman qui se passe au Rhin par désespoir ! Mais je vous prévins tout de suite que je ne donne pas la réponse.

(Suite page X.)

سكنا من الاجل



TÉMOINS

Les pionniers du Musée du soir

Fondé par des ouvriers passionnés de lecture, le Musée du soir a été, de 1934 à 1939, un centre culturel prolétarien particulièrement actif.

DIANA COOPER-RICHT

Seul Christopher Jencks se refuse en question. Dans son étude sur l'«égalité» publiée en 1972, il avait eu découvrir que l'éducation ne modifiait pas sensiblement les chances de mobilité sociale de l'individu et que, par suite, les efforts financiers dans ce domaine ne réduiraient pas les inégalités. Aujourd'hui, le sociologue de gauche abandonne les explications univoques et considère que l'énorme complexité des carrières individuelles ne peut s'expliquer que par la prise en considération de l'ensemble des facteurs relevant de l'environnement et de l'individu, en particulier par les caractéristiques personnelles, l'arrière-plan familial et la durée de la scolarité (16).

Dans la discussion sur la stratégie de l'égalité, la gauche est encore sur la défensive : Philip Green dénonce les rationalisations modernes de l'inégalité sociale et culturelle, et Michael Reich les incidences de la discrimination sur le revenu national. La gauche continue à poser les problèmes en termes de fait et d'être, William Ryan propose une importante distinction entre «fair play» (méritocratie) et «fair share» (partage effectif de la richesse), mais il contraind son lecteur à un choix impossible entre l'individu et l'Etat (17). Fort heureusement, il y a ici et là quelques exceptions : Stephen Steinberg propose une stratégie plus réaliste de l'égalité et Michael Walzer des Principes radicaux qui refusent les habituelles schématisations (18).

Aujourd'hui, plus que jamais, la droite américaine se livre au dogmatisme. La gauche a toujours du mal à ne pas se laisser enfermer dans le sien. Quant à l'entre-deux, investi par les opportunistes de tout bord, il est plein d'ambiguïté.

- (1) R.G. Huber, *Where is the rest of us? The autobiography of R. Huber*, New York, 1981.
- (2) L. Edwards, *Reagan: A political biography*, New York, 1981; *Reagan: A political biography*, New York, 1981; *Reagan: A political biography*, New York, 1981.
- (3) E. Smith et le New York Times, *Reagan et son fils*, New York, 1981; *Van der Linden, The Real Reagan: what he believes, what he has accomplished, what he wants*, New York, 1981; *McGraw-Hill, The Real Reagan: what he believes, what he has accomplished, what he wants*, New York, 1981.
- (4) P. Duggan et A. Rabushnik, eds., *The United States in the 1980s*, New York, 1981.
- (5) P. Duggan et A. Rabushnik, eds., *The United States in the 1980s*, New York, 1981.
- (6) C. Feinberg, *The Biography of Phyllis Schlafly*, Doubleday, N.Y., 1981; *Vigorelli, The Right to Life: the story of the anti-abortion movement*, New York, 1981.
- (7) P. Drucker, *Towards the next century*, Harper & Row, N.Y., 1981; *Wells, The Next Century*, New York, 1981.
- (8) H. Feinstein, *Justice in the 1980s*, New York, 1981.
- (9) M.S. Yee et T. Layton, *In my father's house*, Holt, N.Y., 1981.
- (10) C. Sterling, *The Terror Network*, Holt, N.Y., 1981.
- (11) D. Hamilton, *The Next-100 years*, Basic, N.Y., 1981.
- (12) C. Dordick, *The Cultural Revolution*, Summit Books, N.Y., 1981.
- (13) M. Schmitt, *Unity: a search for new values*, Putnam, N.Y., 1981.
- (14) D. Yankelovich, *New rules: searching for self-fulfillment in a world upside down*, Random House, N.Y., 1981.
- (15) A. Messner, ed., *Sociology extended*, Oxford U.P., Oxford, 1981.
- (16) H.J. Eysenck et L. Meeus, *Racial inequality*, Princeton U.P., 1981.
- (17) W. Ryan, *Equality*, Putnam, N.Y., 1981.
- (18) S. Steinberg, *The whole myth*, Alhambra, N.Y., 1981.

NILS d'un charpentier et d'une caneuse de chaises, Henry Pouaille, écrivain récemment décédé, fut le principal animateur du mouvement de la littérature prolétarienne entre les deux guerres. Cette littérature fut le fait de travailleurs autodidactes, dont le «seul souci» était de témoigner sur leurs conditions de vie, tout en affirmant leur «dignité d'ouvrier» (1).

Certains ouvrages de cette littérature, longtemps oubliés, sont de nouveau disponibles (2), mais les survivants de ce courant littéraire marginal disparaissent les uns après les autres. Des membres du Groupe des écrivains prolétaires qui se retrouvaient au Musée du soir il ne reste plus en vie aujourd'hui que le charpentier René Bonnet, l'un des trois fondateurs, ainsi que quelques fidèles comme Louis Lanoizée, ancien mineur devenu bouquiniste. Ils évoquent tous deux, non sans émotion, ce qui fut la période la plus fertile de leur vie.

René Bonnet passe une enfance limousine (3) à garder les troupeaux. A quinze ans il vit à Paris, où il fit l'apprentissage du métier de charpentier, qu'il exerça jusqu'en 1970 et qu'il décrit dans un roman autobiographique, *A l'école de la vie*. Ami du groupe Masses (4) du quinzième arrondissement, le charpentier René Bonnet a eu, outre son métier, de multiples occupations, parmi lesquelles la lecture et l'écriture ont joué un rôle très important. Aujourd'hui âgé de 76 ans, entouré de ses livres et de ceux de ses amis, comme Pouaille et Constant Malva, le mineur, cet écrivain-ouvrier conserve précieusement dans son modeste appartement parisien les nombreuses photographies et lettres de tous ceux qui, avec lui, participèrent aux activités du Musée du soir.

Pour Louis Lanoizée, qui fut amené au Musée du soir par son camarade écrivain-paysan de l'Allier Emile Guillaumin, c'est une révélation. Mineur, puis domestique dans de grandes maisons parisiennes, Louis Lanoizée, que son goût de la lecture et son amour des livres conduisaient depuis des années jour après jour pendant ses heures de loisir sur les quais voir les bouquinistes, retrouve au Musée du soir des hommes du peuple qui ont les mêmes préoccupations que lui.

Bouquiniste lui-même à partir de 1936, il a commencé à accumuler des livres dans les chambres de service qu'il partage avec sa femme chez ses différents patrons. Il a vu d'ailleurs à être beaucoup cultivé dans les différentes familles où il a servi en couvrant les conversations.

Comme René Bonnet, Louis Lanoizée vit maintenant au lieu de ses livres soigneusement reliés et de ses souvenirs. A 85 ans il est encore, sans interruption, tous les jours devant ses «boîtes» qu'il des Grands-Augustins, «heureux de pouvoir gagner sa vie par les livres». L'écriture lui est venue sur le tard, à 66 ans, c'est tout naturellement à ses amis ouvriers-écrivains comme lui, Guillaumin, Charles-Louis Philippe, Marguerite Audoux et Gaston Couté, qu'il a consacré ses travaux.

«Les travailleurs ont eu toujours beaucoup de mal à cesser leurs écrits», explique Louis Lanoizée. La création du Musée du soir et la constitution du Groupe des écrivains prolétaires de langue française les aidèrent à rompre leur isolement et à trouver, souvent grâce aux relations de Pouaille et aux revues qu'il a successivement imprimées (5), des possibilités d'éditer leurs textes.

Des ruches vivantes

C'est dans la revue *L'Homme réel* que Pouaille lance en mai 1934 l'idée des Musées du soir. Après les étonnés de février, la montée des ligues fascistes, la jeunesse laborieuse se réfugia dans un jeu-en-factice grave, il s'agit de rechercher tous les moyens de l'union «entre les jeunes travailleurs». Il y a les réunions corporatives, il y a les cours de l'université ouvrière, il y a les auberges de jeunesse... mais il faut les intéresser... leur rendre le goût à la vie du groupe que les questions intellectuelles des comités politiques ont tué chez eux.

Pour Henry Pouaille, il faut créer dans chaque quartier de Paris des bibliothèques pour l'ouvrier, ouvertes le soir et en fin de semaine, où les travailleurs pourraient non seulement emprunter gratuitement des ouvrages, mais encore demander des conseils de lecture, voir des expositions et participer à des conférences. Il faudrait que ce soient des ruches vivantes et non des nécropoles, les indifférents reprendraient

goût à la vie collective», espère Pouaille. Pour une fois «ce ne sont pas des intellectuels qui vont au peuple». Le Musée du soir que Pouaille appelle ainsi de ses vœux ouvra ses portes en février 1935.

Grâce à une modeste aide financière de l'Union des syndicats confédérés de la région parisienne, un local a pu être loué dans le dix-huitième arrondissement, René Bonnet y installe des rayonnages qui accueillent les six cents premiers volumes, puisés pour la plupart dans les collections personnelles de Pouaille. Bancs et tables de lecture proviennent des caves de la C.G.T. La première année, la permanence n'est assurée qu'épisodiquement, et le musée ne recueillera que soixante-quinze inscriptions.

A partir de février 1936 il va connaître un certain essor, en raison du nouveau local où il s'installe rue de Médiat, à Montparnasse. Pour Bonnet, Pouaille et Ferdinand Toule, les principaux animateurs, habitant tous le XIV^e ou le XV^e arrondissement, il est alors possible d'assurer avec régularité le fonctionnement du musée, ainsi que d'en organiser la vie culturelle. Avec le concours d'un ancien machiniste, devenu bibliothécaire permanent, et la présence très fréquente de Pouaille, de Bonnet et de Franchin, l'ébéniste, les adhérents devinrent beaucoup plus nombreux. Le *Peuple*, organe de la C.G.T., lui prêter de temps à autre un espace sur les activités du Musée du soir et chacun se charge en outre d'amener un ami ou un compagnon de travail novice. Le stock de livres croît également grâce aux dons d'éditeurs comme Grasset — pour qui travaille Pouaille — Stock ou Rieder, ainsi qu'à des abonnements de revues servis gratuitement.

Sur les quatre cent cinquante membres que compte en quatre années d'existence le Musée du soir, René Bonnet estime à 67 % le nombre d'ouvriers et d'employés, les autres relevant de professions intellectuelles : écrivains, professeurs ou journalistes. Les femmes se représentent que 22 % des inscrits, et René Bonnet assure qu'elles y jouissent pratiquement aucun rôle; «on n'emmène pas sa femme au Musée du soir». Rapidement le nombre de livres empruntés chaque mois passa de deux cents à trois cents; les auteurs les plus appréciés étaient Zola, Gide, Guillaumin, Upton Sinclair... mais aussi des historiens du mouvement ouvrier comme Edouard Dolléans. René Bonnet se souvient de la carte de prêt d'un employé du métro parisien qui, en deux ans, avait emprunté cent vingt livres et qui, à chaque visite rue de Médiat, connaissait revues et journaux;

pour se rendre au musée, cet adhérent devait traverser tout Paris après sa journée de travail.

Discussion

Les activités du musée ne se limitèrent pas au prêt de livres : les deux petites salles furent également le lieu de nombreuses expositions sur Zola, la Commune, l'art du livre ou Tchécoslovaquie, les affiches espagnoles, les peintures de J. Lacasse, Robin et Cresson, les photographies de Kollar et de René Jacques. Des conférences sur les thèmes les plus variés connurent un grand succès, comme celle de Jacques Soustelle sur les Mayas ou de Victor Serge sur le mouvement anarchiste avant la première guerre mondiale. Mais, pour la plupart des fidèles, le Musée du soir était un havre de discussions amicales, où, entre gens du même milieu, on pouvait aborder, sans gêne et sans la médiation d'un intellectuel, les questions culturelles, lire et apprendre à connaître les auteurs du peuple.

«Il n'existait certainement pas d'organisme où les tendances littéraires prolétaires» — ainsi écrit Zola, Gide, Guillaumin, Upton Sinclair... mais aussi des historiens du mouvement ouvrier comme Edouard Dolléans. René Bonnet se souvient de la carte de prêt d'un employé du métro parisien qui, en deux ans, avait emprunté cent vingt livres et qui, à chaque visite rue de Médiat, connaissait revues et journaux;

leur voir. Pour les écrivains et poètes-ouvriers, le Musée du soir fut un refuge. Constant Malva, le mineur belge, s'y rendra lors de ses visites à Paris. Pouaille publiera d'ailleurs dans la collection qu'il dirige chez Valois : «Les Cahiers bleus», le premier récit de cet ouvrier *Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand*, retraçant l'après-vie des mineurs du Borinage au début du XX^e siècle. Pour ces hommes que tout isole, à la fois de leur propre milieu et du monde littéraire, l'important est de se retrouver entre soi. Des auteurs aux résumés plus confusément fréquemment également ce cercle culturel prolétarien que fut le Musée du soir, Marcel Marinier, André Glé, Rames et Charles Pluvinet, le prix Goncourt, des hommes comme Emmanuel Mounier, directeur d'*Esprit*, qui offrit pendant six mois plusieurs pages de sa revue à ces auteurs marginaux, et des militants comme Victor Serge ou Pierre Monatte consacreront une partie de leur temps pour qu'existe ce foyer culturel différent.

Pas de politique

Différent par son public, par le taux de fréquentation ouvrière, le Musée du soir s'était aussi parce que dès son départ ses promoteurs avaient voulu en bannir les discussions politiques. Sur le mur, cette recommandation : «On est prié de s'abstenir de toute politique de clan». Les polémiques ne furent pas totalement absentes de la vie du musée, car celui-ci recrutait ses adhérents parmi les ouvriers dont la sensibilité est asexualo-syndicaliste ou communiste, mais aussi parmi des syndicalistes chrétiens. Certains militent dans un parti ou dans un syndicat. A travers cette période mouvementée de l'histoire ouvrière, le Musée du soir a conservé une totale indépendance politique et servit de gîte à une élite ouvrière égarée.

L'expérience unique que constitue le Musée du soir a sombré dans les premiers jours de la guerre. Après la mobilisation des animateurs, les difficultés financières obligent le musée à fermer ses portes. Afin de payer les arriérés de loyer, que la C.G.T. ne paye plus depuis décembre 1938, il fallut vendre le stock de livres. Ces Louis Lanoizée qui se rachetaient à bas prix, «j'ai gardé les meilleurs, les livres que je vendais portaient le cachet «Musée du soir».

Ces ex-bonnes qui vivent dans le souvenir de cette année de la culture avant la lettre, il reste certains regrets. Le Musée du soir n'a jamais pu assurer la publication qui lui ait été proposée. Après la guerre il n'a pas été possible de poursuivre l'œuvre entreprise. Mais pour René Bonnet, comme pour Louis Lanoizée : «Le Musée du soir a été une entreprise totalement désintéressée où tout le monde a été gagnant».

- (1) Le Musée du soir, avril-juin 1962, n° 13. Notre époque : Pourquoi les ouvriers-écrivains ?
- (2) Louis Bonnet, *L'Association*, Paris, 1980; Emile Guillaumin, *Plain chant*, 1979; Constant Malva, *Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand*, Paris, 1980; Georges Navel, *Travex*, «Folio», 1979; Henry Pouaille, *Le Peuple*, 1980; S. 2, 1980. Seul dans la ville à quatorze ans, le *Peu* survit. Stock, 1980.
- (3) René Bonnet, *Une enfance limousine*, chez l'auteur.
- (4) Masses, était une revue dirigée par R. Lefebvre qui s'aimait aujourd'hui les Editions Sociales.
- (5) *Nouvel âge* (1931), *Bulletin des écrivains prolétaires* (1932), *Proletariat* (1932-1934), *A contre-courant* (1935-1936), *Épique* (1939), *Maintenant* (1945-1946).

BIBLIOGRAPHIE

- Michel Ragon, *Histoire de la littérature prolétaire en France*, Albin Michel, 1974, 315 p.
- Paul A. Laffont, *Chronique de la littérature prolétaire française de 1930 à 1980*, Plain chant, 1975, 84 p.
- Louis Lanoizée, *Souvenirs d'un écrivain-ouvrier*, L'Age d'homme, 1978, 207 p.
- Encreintes, *Henry Pouaille et la littérature prolétaire*, «Subversif», 1974, 186 p. (Ce manifeste d'Encreintes contient de nombreux articles sur Henry Pouaille, ainsi qu'un article de René Bonnet sur le Musée du soir.)

سكز من الامل

CINEMA

Le dessin animé par ordinateur

Les progrès techniques, déjà spectaculaires, devraient permettre, d'ici à 1990, l'animation par ordinateur d'images en couleur et en volume. La France aura peut-être comblé d'ici là son retard sur les Etats-Unis.

FRANÇOISE VIALA

CHACUN des points, ou pixels, qui composent une image peut être calculé par ordinateur, en binaire, selon un langage informatique. Certains équipements produisent déjà des images de qualité supérieure à celles que peut enregistrer la pellicule 35 millimètres. On peut calculer pratiquement n'importe quelle image grâce à ce système dit « numérique » ou « digital » (1).

A partir de ces données « numériques », l'ordinateur peut modifier l'image « de base » en fonction des programmes disponibles. Les programmes appliqués à la création artistique ont commencé dès 1963 avec des dessins « fil de fer » en trois dimensions. Après la ligne, la conquête successive des autres paramètres : transparence, textures, « interpolation » (description de courbes), etc., a permis une synthèse de plus en plus fidèle de la réalité. Chacun sait maintenant l'œuvre, particulièrement achevée, d'Emshwiller, *Sunstone* (1979), film entièrement calculé par ordinateur, réalisé au New York Institute of Technology (NYIT), qui prouve la richesse possible de l'animation calculée.

Banques d'images

Une fois l'image calculée, il reste à la visualiser. Divers systèmes réalisent déjà l'ébauche d'un véritable dialogue homme-machine. Ainsi, le COM graphique (Computer Output Microfilm), fabriqué en exclusivité en Europe par la société Bentley, il se compose d'un lecteur de bande magnétique qui transforme les informations qu'elle contient en points lumineux sur un tube cathodique « et d'une caméra, 16 ou 35 mm, qui enregistre ces points lumineux. Autres systèmes : les consoles graphiques, les écrans plats, l'holographie.

La simulation (technique utilisée notamment par les pilotes d'avion et les cosmonautes) est un bon exemple de ce dialogue (ou « interactivité »). Elle ne consiste pas en effet à « créer » des images, mais à utiliser une banque d'images disponibles dans la mémoire de l'ordinateur. Ainsi la simulation d'une piste d'atterrissage obéit, en temps réel, aux indications que le pilote fournit à l'ordinateur, ou même ses diverses commandes (cours verticaux ou horizontaux, accélérations, etc.). Le problème essentiel est alors la rapidité de calcul. Pour assurer le temps réel, il faut que l'ordinateur calcule vingt-cinq images par seconde, soit, pour un écran T.V. de définition moyenne, 6 millions de points par seconde. Il est possible, actuellement, de définir jusqu'aux textures (champs, forêts vues du ciel, paysages marins pour les simulateurs de navire).

Les investissements colossaux consentis par l'industrie et l'armée (en particulier la NASA) expliquent les avancées techniques remarquables de ces dernières années.

L'ordinateur ne sait faire que des choses très simples, mais, par rapport au cerveau humain, il est capable d'effectuer un ensemble incroyablement compliqué de ces opérations sans se perdre. L'animation est donc décomposée en

l'ordinateur va de plus en plus augmenter sa compétitivité (2).

Artistes demandés

Comme le rappelle Gilbert Comparetti, ingénieur au Commissariat à l'énergie atomique et auteur de films d'animation assistée par ordinateur, « le calculateur digital est électroniquement stupide (quoique complexe). L'intelligence réside dans la programmation ». D'ailleurs, le prix de l'ordinateur représente 30 % du prix informatique total dans quelques années. Le plus cher sera la « matière grise », les logiciels.

D'ici à 1990, prévoit Christian Cavada, informaticien responsable de l'ARTA (3), les constructeurs vont proposer des programmes ayant des possibilités pratiquement identiques, et dont l'exploitation aboutira à une standardisation des résultats obtenus. Ce qui est en totale contradiction avec la créativité. Celle-ci suppose l'élaboration, par chacun des créateurs, de programmes spécifiques à partir de ceux existant déjà.

Une tendance « pressentie » s'est déjà révélée dans de nombreux systèmes américains actuels. Ils proposent un ensemble plus ou moins riche d'effets préprogrammés que l'on

peut appliquer sur des images destinées à la main ou calculées. L'animateur choisit les effets désirés à l'aide de « menus » que lui propose la machine : rapidité, animation en temps réel, mais possibilités limitées.

L'artiste qui possède une compétence informatique, ou qui travaille en équipe avec des techniciens, cherchera, lui, à programmer de nouveaux effets, non prévus au « menu » par les vendeurs de programmes.

Cela demande une formation, pense C. Cavada, des connaissances suffisantes pour concevoir, que les artistes, à de très rares exceptions près, n'ont ni la capacité, ni la vocation, ni le temps de maîtriser. D'où la nécessité d'un travail collectif basé sur le dialogue créateur (artiste) - concepteur (informaticien).

Pour Diego Costa (société Costa et Renou, une des rares sociétés en France à s'être spécialisées dans la production de tels films), « il faudrait que les informaticiens connaissent des programmes à l'attention des artistes ».

Aux Etats-Unis, les systèmes ont été développés dans les universités, dominées ainsi les investissements initiaux des entreprises. Selon M. Comparetti, « un moyen logique d'assurer no-

tre indépendance dans ce cinéma de l'avenir serait de doter une université quelconque de matériel sérieux. Nous ne verrons peut-être plus, alors, les jeunes animateurs obligés d'aller apprendre à New-York ou à Los Angeles l'utilisation de systèmes américains, et devenir d'excellents promoteurs de ces systèmes ».

Laloux et Caza

Sur la côte est des Etats-Unis, une équipe française a choisi de ne pas attendre l'arrivée d'une nouvelle génération d'animateurs-ingénieurs formés en France. Au NYIT, le réalisateur René Laloux (*la Planète sauvage*) et une équipe d'animateurs français, encadrés d'informaticiens, préparent *Gundahar* contre les hommes-machines, le premier long métrage d'animation entièrement géré par ordinateur, d'après les dessins de Caza. Un bout d'essai a déjà été tourné, mais le tournage à proprement parler ne devrait commencer qu'en janvier 1982.

Caproducteur français, américain, ce film de science-fiction sera tourné en deux et trois dimensions, grâce au Computer Aided Animation System du NYIT.

Assistance technique américaine, mais création française du scénario (dessin et scénario) Une répartition des tâches révé-

latrie. Gain de temps : tracage — couchage douze fois plus rapide, animation, quatre fois plus... et une équipe réduite à une vingtaine d'informaticiens et animateurs, soit environ cinq fois moins de personnes que dans une équipe traditionnelle, qui, en outre, ne produit pas une gamme aussi importante d'effets (l'effet volume, en particulier).

Quatorze mois de tournage au rythme de cinq à sept minutes de film par mois, contre une par mois avec la technique traditionnelle. La caméra filmait directement l'écran haute définition. Coût élevé : 5 millions de francs. Mais le système du NYIT, matériel et logiciel confondus, revient à quelque 500 millions de francs ! Des prix qui ne devraient cesser de baisser. Actuellement, aucune société française — mise à part la S.F.P. — n'a les moyens d'acheter de telles machines, étant donné les frais d'exploitation et de formation. Au niveau du coût, là encore, les deux techniques, traditionnelle ou informatique, se sont gâtées comparables, car elles font appel à des moyens trop différents.

Michel Gillet, le producteur de ce long métrage, ne cache pas les visées promotionnelles du NYIT. Mais il espère, dans cette aventure, former une équipe, réaliser par la suite des films en France, convaincre les industries françaises d'investir dans ce type de matériel.

MONDOVISIONS

BILAL



سكزا من الأصيل

Philippe Draillet, autre leader de la bande dessinée française, a, lui aussi, des projets dans ses cartons. A ses yeux, la fiabilité de cette nouvelle technique (programmation capable de préserver le graphisme de l'auteur, rentabilité des studios...) n'est pas encore suffisamment grande. Mais il croit que « l'outil sera à la mesure de la création d'ici un an ou deux. C'est vraiment l'aventure moderne, d'ici, la création de l'avenir la technique, elle l'attend ».

De son côté, la société Sofing (responsable du suivi par satellites et ordinateur des navigateurs de la Transatlantique en solitaire) tente de réduire notre retard sur les États-Unis, un retard de cinq à sept ans, selon les avis. Elle a développé, avec l'artiste Jean-Paul Musso, un ensemble de programmes qui a permis, jusqu'ici, la réalisation d'un court métrage. Dans ce film, qui tente de « visualiser la musique », chaque forme représente le son d'un instrument, chaque couleur, une note.

Le vrai relief

Christian Cavada regrette que l'état de la recherche, en France, révèle un déséquilibre entre la musique (IRCAM) et l'image. Les centres de recherche image sont à la fois peu nombreux, peu reliés entre eux, et quasiment inaccessibles aux artistes. Il n'existe pas, comme il le souhaite, un centre de création

de l'image par ordinateur ouvert au public.

L'évolution même des matériels devrait permettre dans les quatre à cinq années à venir, peut-être même plus tôt, de maîtriser le calcul d'images en temps réel et la création de personnages tridimensionnels. Il est d'ores et déjà possible de synthétiser des hologrammes par ordinateur : c'est le vrai relief intégral, la dernière étape dans la conquête du réalisme. Les progrès sont actuellement très rapides.

Pour Christian Cavada, il s'agit maintenant de définir, dans une première étape, un langage graphique puissant basé sur une banque de logiciels standard. Dans une deuxième étape, de regrouper des techniques telles que la télévision et l'holographie pour arriver, dans les années 1990, à l'animation en temps réel d'images tridimensionnelles, en couleurs et en relief.

« Si ce joli jargon scientifique parvient à réaliser immédiatement les rêves du créateur, reconnaît Paul Grizant (le Roi et l'Océan), s'il ne se limite plus à un pur exotisme et parvient à traduire la vie et les émotions, c'est merveilleux ! »

- (1) Le Monde Dimanche du 11 janvier 1981.
- (2) Revue *Image*, n° 16 (spécial ordinateur), 34, rue Staudouart, 75013 Paris. Tél. : 585-74-99.
- (3) Atelier de recherches techniques (certains graphiques sur micro-ordinateurs).

Enki Bâat a déjà publié, chez Dargaud, *Mémoires d'outre-espace* et la *Foire aux immortels*, ainsi que quatre albums en collaboration avec Pierre Christin : la *Créole des oubliés*, le *Voilement de pierre*, la *Ville qui n'existait pas* et les *Phalanges de l'ordre noir*. Suivront bientôt *Partie de chasse* (avec Christin) et la *Foire aux immortels 2*.



PROSPECTIVE

Les travailleurs du futur

Futuribles

Où se situent les recherches sur le futur ? Avec quelles finalités, quels outils, quels moyens ? C'est le sujet d'une série d'articles que nous entamons aujourd'hui par la présentation du groupe français le plus connu, celui des Futuribles.

ANNIE BATILE

CHAMANS, harmoniques, pythies, prophètes et autres Nostradamus, prospectivistes et futurologues. Lecture des cendres d'akénes mouillées de sang de lézard, d'entrailles fumantes, interrogation des planètes, lignes directrices avec les dieux, mise en batterie de super-ordinateurs : les moyens ont changé, mais l'angoisse et la curiosité ont toujours nourri les difficultés et parfois périlleuses plongées dans le futur. Démarche ambiguë. L'espoir et le fatalisme s'y mêlent, qui poussent à vouloir savoir sans y croire, et font à la fois le succès des car-

tomanciens et le scepticisme à l'égard des prévisions météorologiques - pourtant en progrès. Néanmoins, les sociétés industrielles investissent massivement pour préparer les développements et les projets de demain, la prévision à plus ou moins long terme est devenue un champ d'activité important, dans le domaine technologique en priorité, mais aussi dans le domaine social et politique, qui recèle des composantes importantes de l'évolution des marchés planétaires.

Pour tenter de mieux appréhender la fois les démarches, les problèmes et les résultats des équipes de recherche, il faut d'abord rap-

peler les relations essentielles des hommes avec leur futur. Car les hommes, sans qu'ils en aient pleinement conscience dans leur majorité, sont les ouvriers de leur avenir. Plus ou moins, selon leur situation, dans la hiérarchie des pouvoirs : Einstein a en plus d'im-

porter sur le futur que le paysan de Corvèze, son contemporain : encore que ce dernier, en transmettant à ses enfants la conviction que la terre ne nourrirait plus son homme, a été l'une des causes agissantes du remodelage certain de la société française. Comme les *Jeanes Californiens* d'aujourd'hui investissent collectivement un mode d'être social plus déterminant sans doute pour les années à venir que les décisions du président Reagan sur les taux d'intérêt. Il reste que certains hommes et certains groupes ont l'ambition consciente de modifier le futur et le font effectivement ; nous devons à Descartes, Luther, Diderot, Napoleon, Léonine, Pasteur, entre beaucoup d'autres, bien des caractéristiques propres à la société où nous vivons aujourd'hui.

Produire le futur plutôt que d'essayer d'en deviner les contours est la tentation des décideurs. Ils auraient tort cependant de traiter à la légère les travaux de recherche propres à éclairer leurs décisions : repérage des signes d'évolution des comportements, analyse des systèmes sociaux, étude de cohérence des possibles, ces outils des prospectivistes pourraient leur éviter souvent d'engager notre avenir dans des voies sans issue.

En français, désormais, les « futuribles », ce sont les futurs possibles, comme l'a contracté hardiment en un seul mot Bertrand de Jouvenel, un des fondateurs de la prospective ; et l'association Futuribles, sous la houlette de Hugues de Jouvenel, son fils, continue à défricher de façon originale et courageuse les voies de l'avenir (1).

Si on demande à Hugues de Jouvenel ce qu'est Futuribles et quel type d'exploration du futur on y pratique, il est très clair : « Il n'est pas possible que les affaires publiques soient le monopole des pouvoirs établis. Il doit exister des instances indépendantes et éventuellement à la disposition des pouvoirs constitués, qui puissent émettre des propositions, des critiques, que leur autonomie rend crédibles et que leur recul rend possibles. C'est ce que veut être Futuribles : un groupe de pression sur les politiques publiques dont la réflexion est axée sur l'avenir de nos sociétés. En sachant qu'il n'y a pas de méthode qui permette de dire : « Le futur sera comme cela ». Au mieux, on dira : « Si vous agissez ainsi, il y a de fortes chances pour que l'évaluation aille vers cette direction, vers ce futurible ».

L'analyse du présent

« Le rôle de la prospective n'est pas de prédire l'avenir, mais de susciter la réflexion sur les actions à entreprendre pour contrôler cet avenir. Plus que des analyses du futur, nous sommes des analystes du présent, des potentialités du présent. »

Nous mettons en évidence des problèmes qui ne sont pas

immédiatement perceptibles : nous pistons les signes de changements, les tendances d'évolution, les risques de rupture ; nous alertons ; nous essayons d'appréhender, non seulement aux décideurs industriels et publics, mais aussi aux citoyens à s'interroger sur les conséquences à long terme de leurs décisions d'aujourd'hui.

« Ce qui est en jeu, à travers la prospective que nous pratiquons, c'est la capacité d'inventer et d'instaurer un système social qui fasse droit à l'épanouissement humain. »

Et c'est une originalité fondamentale de Futuribles que de ne pas pratiquer le culte des grands modèles mathématiques. On travaille sur le quantitatif certes, mais la réflexion est d'avantage orientée vers le qualitatif, l'humain, la réflexion philosophico-politique. Les potentialités du présent, ce sont aussi bien les données démographiques (qui dessinent les perspectives à vingt et trente ans) que le déplacement - qui s'est opéré dans le débat syndical - des problèmes de niveau de revenu vers ceux de la finalité et des conditions du travail.

Grands thèmes

Alors que peut-on trouver à Futuribles ? Essentiellement, trois choses :

« Tout d'abord une sélection des sujets d'importance majeure pour la construction de l'avenir. En son temps, Futuribles a largement contribué à la formation de la formulation de la pensée écologique ainsi qu'à l'élaboration de programmes d'économie d'énergie et de matières premières. »

La lecture des grands thèmes mis à l'étude ces dernières années est une revue des thèmes les plus porteurs des enjeux majeurs de notre planète (identifiés avant qu'ils ne deviennent brûlants) : qu'il s'agisse du domaine de relations internationales, de l'éducation, de l'environnement, du travail et de l'emploi, des ressources ou des modes de vie.

Dans le programme 1980-1982, en cours, les sujets retenus sont : avenir du protectorat social (crise du *welfare state* et des formes alternatives de protection et de régulation sociale) ; innovation, travail et emplois nouveaux ; modes de vie, changement social et forme de développement ; prospective des techniques et des technologies, moyens en matières minérales et végétales ; prospective, décision, et action.

Ensuite une approche globale, systématique et multidimensionnelle de ces problèmes, ce qui est homogène avec ce que devrait être toute démarche destinée à éclairer des choix qui engagent l'avenir. Comme le résume Hugues de Jouvenel, « les problèmes et les choix ne peuvent se réduire à une dimension strictement technique, au économique, ou sociale. Ils relèvent d'un ensemble de variables, les unes à caractère technologique, les autres à caractère économique, d'autres à caractère social ». Ainsi, l'équipe qui travaille sur les systèmes de décisions essaye-t-elle de voir actuellement quel peut être l'apport des sciences sociales à leur formation.

Enfin, une articulation entre l'action d'aujourd'hui et l'avenir, la décision et son impact sur le futur. Des futuribles plus que des scénarios. Des pistes et non des recettes ou des directives.

Les moyens de Futuribles sont à la fois immenses et dérisoires. Sa force et sa richesse essentielles viennent du prestige dont l'association jouit à l'étranger et aux liens privilégiés entretenus avec les plus importants centres de recherches et de prospective internationaux (2).

(Lire la suite page XIV.)

(1) Association internationale Futuribles, 55, rue de Valenciennes, 75007 Paris, (tél. : 222-63-10). Président : Philippe de Jouvenel, directeur général : Hugues de Jouvenel.

(2) Club de Rome, International Institute for Applied Systems Analysis, Stanford Research Institute.

مركز الأبحاث

Les travailleurs du futur

(Suite de la page XIII.)

Du fait de son ancienneté (sa création remonte à vingt ans) et de son réseau de contacts et d'échanges (couvrant près de quatre-vingts pays), entusiasmement animé, l'association joue sur le plan international un rôle moteur et assure dans le monde une présence active de la « culture prospective ». Elle fait partie de toutes les instances internationales en la matière (Fédération mondiale des études du futur - dont le siège est à Futuribles - Association mondiale de prospective sociale, programme FAS...); elle prend part à toutes les conférences importantes (Dakar, New-Delhi, Toronto, Rabat). C'est dire que le 55, rue de Valenciennes, est sans cesse irrigué d'informations venant du monde entier (et des meilleurs sources) qui viennent alimenter « la tour de guet » et que les plus grands « prospectivistes » peuvent être régulièrement consultés et leurs travaux confrontés avec les recherches en cours.

Cela assure en outre à Futuribles un centre de documentation à peu près unique (fichier de cinq mille noms de chercheurs et de centres d'études, fichier de cent mille références bibliographiques avec synthèses), des milliers de livres, périodiques, rapports d'études venant du monde entier.

Dix personnes

Pour s'assurer de disposer des informations de ces sources, les traiter, une équipe singulièrement réduite : une dizaine de personnes seulement, jeunes, polyvalentes. Tous les membres ont une formation en sciences sociales. Chargés d'études, chefs de projets, documentalistes, ils sont très mobiles et peuvent à la fois animer un groupe, une recherche, rédiger des articles ou des ouvrages, défendre un projet. Tout le monde est au courant de tout, on travaille et on discute beaucoup à Futuribles et les bureaux

sont souvent allumés la nuit. On voyage aussi et on y parle plusieurs langues.

Le secret de l'efficacité de cette petite équipe est sa formation au travail en réseau, non seulement sur le plan international mais français, où Futuribles est un relais entre les pouvoirs publics, les entreprises et les chercheurs qui participent régulièrement aux travaux, aux recherches, aux débats, aux séminaires organisés par l'association.

Le travail sur innovation et emploi mobilise en fait quarante personnes. Celles sur la protection sociale (avec la collaboration de l'Angleterre et de la Suède), dix-huit personnes. Cent cinquante personnes travaillent actuellement sur les programmes en cours, et cette confrontation permanente chercheurs-décideurs n'est pas un des moindres apports de Futuribles à la réflexion prospective.

Futuribles n'est pas un club réservé à des initiés, mais communautaire au maximum l'essentiel de ses synthèses (revue mensuelle *Futuribles*, bulletins d'actualité prospective, bulletins bibliographiques), et l'accord récemment conclu avec les éditions Pergamon a permis le lancement d'une collection de livres (en français et en anglais) par les auteurs qui sont des familiers de l'association.

La diversité de ses travaux, depuis la recherche fondamentale, comme la récente étude sur les notions de discontinuité et de rupture, en passant par des produits à mi-chemin entre la recherche et le journalisme, jusqu'à des activités purement journalistiques, orientent les prospectivistes scientifiques. Quant aux tenants des pouvoirs, ils sont mal à l'aise devant une structure qui refuse l'asservissement. Cet inconfort se

traduit bien évidemment par d'importantes difficultés financières. Pour un budget annuel de 2,5 millions de francs, et en dépit de son utilité publique reconnue, Futuribles n'obtient que 10 % de subventions; 30 % proviennent de ses activités d'édition et le reste de contrats d'étude. Les années sont souvent dures à boucler.

Alors, quels avenir pour Futuribles? Deux pistes s'ouvrent :
• Sur la première, Futuribles est déjà engagé : l'association a pu réunir des financements de départ pour renforcer et systématiser ses activités de traitement d'informations (analyse et évaluation) à l'intention des décideurs, des entreprises, des organisations internationales (les Nations unies sont un client important) et des gouvernements.

Dans le même temps, son réseau de correspondants étrangers l'a chargé de centraliser, d'analyser et de faire circuler entre eux la synthèse de leurs travaux. On voit la mine que peut représenter la réunion en un seul lieu de l'essentiel des conclusions des différentes études prospectives dans le monde... et on rêve beaucoup, à Futuribles, d'une banque de données du futur.

• La seconde piste est plus aléatoire : c'est la création d'un institut de recherches et d'évaluations des politiques publiques qui systématiserait les actions éditoriales de Futuribles dans ce sens, et qui se prolongerait par une action pédagogique auprès du public. Utopique? Il faudrait trouver des financements publics qui accepteraient de payer tout en prenant le risque de se faire critiquer.

GÉNÉALOGIE

Peuple jeune

PIERRE GALLERY

« ROISSEZ et multipliez-vous », commanda Dieu. Et les hommes, cette fois-là, lui obéirent. Il en naquit des centaines et des milliers, des millions et même, aujourd'hui, des milliards. Toutefois l'acrosissement évolua différemment selon les lieux et suivant les circonstances.

La situation démographique du Québec, d'une part, et celle des populations françaises d'autre part, s'avèrent exemplaires à cet égard. Toutefois, les différences de comportement ne se limitent pas à ce seul domaine. Elles apparaissent de toutes parts et Patrick Chevassu, généalogiste éminent qui préside la chambre syndicale des généalogistes non successoraux de France, a cherché à en réaliser une étude comparative sur les premières générations.

Les Tremblay, dont cent mille représentants actuels portent le nom au Québec, et dont la descendance coque (1) couvre à peu près l'ensemble de la population québécoise, sont tous issus d'un seul et unique couple de colons. Ils ont été choisis à cause de cela comme particulièrement représentatifs.

En France, le nom Tremblay apparaît assez fréquemment. On le rencontre dès 1167 dans un acte de donation immobilière. Les ascendants les plus anciens (filiation suivie) de Pierre Tremblay, notre colon, se situent pour la première fois en 1487, à Randan, dans le Perche. A cette date, Gervais Tremblay y crée une forge. Faut-il se hâter, quatre fils conduisent tout d'abord l'affaire; mais ils se réduisent bientôt à un seul : Jean. Son frère Jacques, par exemple, préfère prendre à ferme une baronnie, celle de Contrebris. C'est lui qui sera l'ancêtre du colon.

Les deux autres fils aînés, semble-t-il, de façon analogue. Quant aux filles, on les retrouve seulement à l'occasion de la vente de leurs parts de la forge.

L'épouse de Patrick Chevassu se limite alors aux deux branches les plus représentatives; l'une (issue de Jean) continue le travail à la forge (l'un des établissements industriels les plus anciens du Perche, et sans doute de France) et l'autre (issue de Jacques) se fonde dans la masse paysanne.

Les fortunes sont alors très diverses, et l'évolution des appellations utilisées par les curés dans les actes de catholicité est très significative à ce sujet. Les descendants de Jean sont intitulés suc-

cessivement : « honneste personne », « honorable homme », « noble homme... » (il acquiert la noblesse en 1657). En revanche, les membres de la famille de Jacques sont toujours nommés « honnêtes personnes », de génération en génération.

La première branche reste solidement fixée à sa forge et demeure sur place à peu près indéfiniment. La deuxième, comme beaucoup de petits paysans, va de lieu en lieu à la recherche d'une terre à louer. Elle se présente beaucoup moins fixe qu'on le croit, cherchant la stabilité et, semble-t-il, peu nombreux. C'est d'elle que partira, en 1647, Pierre Tremblay, alors colporteur.

Risque et audace

Au Québec, Pierre Tremblay trouve femme. Il épouse Oronne Achon, elle-même originaire de Saintonge, et de leur union naissent douze enfants dont deux meurent jeunes et dont six sont des filles. Les quatre fils procéderont respectivement seize, quatorze, neuf et quatorze enfants. Signalons, à ce sujet, que le père et les deux fils de la branche française noble des mêmes générations engendreront alors onze, treize et dix enfants. Les familles nombreuses n'étaient donc pas spécifiques aux colons. Ce qui se présente comme particulièrement remarquable ici ne consiste pas en cette démographie de type ancien, mais en ce qu'elle se soit conservée, purifiée, à elle-même presque jusqu'à nos jours au Québec alors que la branche française s'est éteinte dès le XVIII^e siècle, au moins chez les nobles, les familles nombreuses n'existant plus, tandis que colpor-

L'enfant de Mopti

(Suite de la première page.)

Je consulte ma montre. Il est temps d'aller reprendre la voiture pour retourner à Sévère. Je regarde le doigt sur ma poitrine. Je tapote ma poitrine du doigt (moi) et dessine un itinéraire en pointillés une direction. Il me prend la main et me signifie qu'il m'accompagne. En fait, j'ai mal interprété. En effet, je n'ai aperçu que la direction qu'il me fait prendre m'éloigne de la place où m'attendent mes deux compagnons de voyage. La triste supplication de ses yeux me désarme. Je m'accorde cinq à dix minutes de retard sur l'heure du rendez-vous.

La route est en terre, les maisons sont en terre. Je marche, gagné progressivement par la terreur de ne savoir fait de limon, et que je n'ai jamais baillé que peu de temps dans le papyrus, et que j'ai pris grand goût aux maisons de ciment et de pierre, et que c'est là un infatigable j'ai tenu un jour à expier durement parce que je me serai habitué à la fausse idée de vivre dans la dureté, alors que me chère la terre n'est faite que pour résister peu de temps au temps.

Festin triste

La fraîcheur qui m'absorbe, passé le seuil, me révèle que j'avais oublié la chaleur pendant tout le temps que j'avais erré dans Mopti. Encore l'enfance, le bébé, l'or aux lobes des oreilles. Tout de suite, j'ai eu le pressentiment d'une désagréable méprise. Dans la pièce où l'enfant m'a introduit, il y a, en plus de deux femmes (la plus jeune étant la mère du petit garçon, et l'autre sa grand-mère), trois hommes... Tout l'air d'un conseil de famille. Un des hommes me fait signe de m'asseoir à côté de lui. Après des salutations qui furent abrégées, mes réponses n'étant pas engageantes, je commençai à regretter de m'être égaré dans ce paysan. Mes hôtes se rendent à l'évidence que je ne comprends

pas un mot de ce que l'on me dit en peuhl ou en bambara.

L'un des hommes vient opportunément à mon secours. Il se lève. Il y a une malienne. Je ressemble vaguement à l'homme qui est sur la photo qu'on me montre. Il est le père du garçon. « Tu es le père que l'enfant a choisi. Tu n'es pas le père. On a loué Dieu que tu reviennes pour fêter le fin du ramadan, mais tu n'es pas le père. » La mère de l'enfant a dit : « Ce n'est pas lui. Ce n'est pas toi. Nous aurons dit que ce n'est pas toi. Je retrouve ma respiration. Je ne me retourne pas vers l'enfant. Je ne veux pas voir sa déception. Elle doit faire mal. Qu'ai-je saccagé ?

C'est ainsi que j'ai failli me retrouver père d'un garçon de dix ans après une visite d'une heure à Mopti, où tout est en terre, à part la résidence de style colonial des anciens gouverneurs, les deux piliers de la porte, le commissariat. Il faut savoir où mettre les pieds. Il faut se déchausser sans doute comme pour entrer dans la mosquée. C'est une mosquée, en fait, puisque à toute heure on y prie pour la louange d'Allah, qui est grand, Allah, qui est miséricordieux. Une mosquée, une somptueuse prière.

Je me suis retourné pour regarder la nuit fondre sur elle avec véhémence, l'engloutissant.

Le lendemain matin, je ne suis pas allé voir tous les hommes, toutes les femmes, les enfants de tout âge, descendant dans le fleuve, laver au savon noir ou de Marseille tous les troupeaux de moutons bêlants qu'on égorgera en holocauste, et pour le repas de la fin du ramadan. Les griots valaient d'adresse... Un garçon de dix ans aura peut-être le festin triste, ou peut-être se rira du destin qu'il n'est jamais convenable de provoquer, encore moins de lui demander de rendre des comptes.

• Poésie congolaise, Tchicaya U Tamsi a publié en France plusieurs recueils de poèmes et un roman, *Les Comédiants* (Albin Michel, 1980).

(Suite de la page XIII.)



